

# margelles

numéro 21

printemps 2025



Stéphane Casenobe  
Louis Germain  
Manuel Reynaud-Guideau  
Isabelle Garnier-Luraschi  
Paola Niuska Quilici  
Dominique Boudou  
Stéphane Bernard  
Alexis Audren  
Jérémi Doucet  
Damien Paisant  
Tatiana Tornskata  
Jean-Paul Bota  
Adèle Nègre







## Éditorial

*bris et débris, des bruits de bris et débits de briques, bris et colle, briques, débris de colis, débits de coulis, des bouts de colle coulent, des boules de colle se brisent, colle et bris, colibri décolle, des billes de colle déboulent, des bris de billes collent aux briques, des balles habiles bruissent dans les bois*

Ainsi, tout recommence toujours à partir de fragments épars récoltés, réunis et agencés. Voici un texte, un second, un groupe d'images qui se présentent à nous et l'on se demande alors si ces parties souvent différentes pourront coexister tout en restant distinctes les unes des autres ; on se dit que, peut-être, quelque chose qui les traverse toutes servira peut-être de fil conducteur – non pas un thème, ni une idée préconçue ou attendue qui distordrait la nature propre à chacune –, ou plutôt que chacune contiendrait des jeux de portes conduisant d'un lieu à un autre.

Nous concevons ainsi la revue comme une suite de chambres qui communiquent par une ou plusieurs ouvertures. Parfois on ne fait que traverser l'une de ces pièces pour accéder aux suivantes lesquelles, tôt ou tard, nous donneront envie de revenir sur nos pas. Lire une revue n'est pas forcément suivre un cheminement linéaire, au contraire, comme dans un demi-sommeil, les mots et les images se bousculent, s'entrechoquent, les sonorités ou les lumières glissent, rebondissent et se font écho, un monde bascule dans un autre, les sens se superposent et les chemins divergent, puis se rassemblent à nouveau.

*des abris de bric et de broc, des caravanes habitées, des ravines abritées, des éclats de bois qui craquent, des écarts de voix, des carabines qui claquent, des cartes et des criques, des parcs et des cirques, des ballots ballants, des galops galants, des rubriques de rubis, des breloques briquées dans des malles d'habits qui s'écroulent, des débris et des loques, des rôles débiles et des bruits d'ébats, des ravis sans voix, des babils dans les bras, bribes de bruits bruts*

P.A.

## Sommaire

Tatiana Tornskata / <i>Oscillations</i> [fragments]	p. 6-15
Isabelle Garnier-Luraschi / <i>Enclose</i>	p. 16-23
Stéphane Casenobe / <i>Cette pureté chaotique</i>	p. 24-33
Louis Germain / <i>Impressions excavées</i>	p. 34-43
Dominique Boudou / <i>Dire ou presque</i> [extrait]	p. 44-51
Jean-Paul Bota / <i>Itinéraires parisiens</i>	p. 52-59
Stéphane Bernard / <i>Cette colle qui te rassemble</i>	p. 60-67
Alexis Audren / <i>Suite sicilienne</i>	p. 68-75
Adèle Nègre / <i>Pensées 1</i>	p. 76-91
Jérémi Doucet / <i>comme si une planète disparue</i>	p. 92-99
Damien Paisant / <i>Paradoxes</i> [extraits]	p. 100-107
Paola Niuska Quilici / <i>Dimanche</i>	p. 108-115
Manuel Reynaud-Guideau / <i>Morfondre</i> [extraits]	p. 116-123
<i>La poésie est sise haut</i> / Jean-Pierre Brisset	p. 124-125
Les auteurs	p. 126-129
En partage	p. 130-131
Commandes et Abonnements	p. 133

## Crédits Photographiques

Isabelle Garnier-Luraschi : p. 16 à 23

Céline Guillemin : p. 59

Paola Niuska Quilici : p. 108-109

Adèle Nègre : 1<sup>ère</sup> de couverture p. 76 à 91, 126 à 129, 132

P.A. : 4<sup>ème</sup> de couverture, p. 3, 4-5, 6-7, 15, 24-25, 33, 34-35, 44-45, 52-53, 60-61, 68-69, 92-93, 100-101, 116-117, 124-125, 130-131

Conception graphique et pilotage, Philippe Agostini

Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, Mon édition, (Nîmes)





Tatiana Tornskata / *Oscillations* [fragments]



J'ai le grand départ en tête  
 toute une colonie  
 qui s'habille d'or et d'argent  
 de turquoise, de roses  
 j'ai jeté les gerbes  
 elles sont transformées en  
 artifices  
 j'irrigue nos appuis  
 on sautera si haut si ça vous dit  
 en cadence  
 j'ai vos pas vos mains  
 vos enlacements  
 en mémoire  
 un peu de mélancolie  
 quand tu dances dances encore  
 il y a tout ce qui palpite  
 oh oui une pluie de rayons  
 abat les grands arbres  
 j'ai la foudre au cœur  
 anachronique  
 extatique  
 on m'avait dit "scintille"  
 alors j'ai mangé le soleil  
 et les fleurs s'emballent  
 1, 2, 3, 4  
 5, 6 7 ,8  
 roule  
 brusque t'offusque  
 pas


j'ai traversé les chemins tortueux  
 pour toi  
 pour le cœur fragile  
 pour lui redonner de l'espérance  
 aux futures errances  
 je pars  
 c'est le départ !  
 je pars

•

Dé-squame  
 ôte l'âme  
 braquage  
 semi-attirail  
 la peau  
 part en lambeau  
 arbitre  
 des zéros  
 pupitre  
 et règles  
 cadenassées  
 une masse  
 cent poids  
 terribles  
 nuisibles  
 sous les fumigènes  
 fume ton  
 ombre  
 et roi  
 reine  
 serpent

•



Des baleines en lithographie  
tu linograves  
lithographes  
je pars à la recherche de  
la matière que tu voulais modeler  
taillander accommoder  
pris-mes – isthme  
je te trouve une île entière  
que veux-tu de plus ?  
Des fanions ?!  
Je t'en emporte par paquets,  
par seaux, par carrioles et cabrioles,  
des remorques des containers  
de tous les mondes  
[regarde la petite fenêtre]   
des triangles, fais la somme tu verras  
ils se valent  
des lanières pour les arrimer

je nage en orgie de couleurs  
encore – encore !  
oh oui des pelletées de suif  
pour assombrir la toile  
on rebat les couleurs  
tu avais déjà le tableau en tête  
jette la palette  
STOP STOP  
quoi mais je ne comprends pas  
ÉCOUTE BON SANG  
ah. des fanons.  
Mais la tâche est trop ardue  
et moi je respecte les baleines  
tiens je te donne je te donne

la première baleine gravée sur  
du rouge  
on voit bien qu'elle est triste  
dans un empire de feu  
une martyre  
qui bouillonne au soleil  
elle a l'air paisible  
et sa peau  
regarde-la  
elle nous ressemble  
et les nageoires  
regarde-la  
incurve nos couchants  
nos faux-semblants  
toi tu as l'océan sur la toile  
moi la mer au corps  
poussent les scaphandres vers la sortie

viens viens  
on va voir  
les baleines

•

Tu le sais tu tires tes inspires  
dune solitude  
à part aparté  
braquer les feux autre part  
part seul la  
transi longue - pas en un jour  
mais sauvage reste tes  
veines sont marquées  
possédées de runes.



Je triste un peu ce soir.  
Trop de  
peurs. RER qui vibre par le  
dessous. Singulière attente.  
Cri pse le  
groupe et toi  
toujours/jamais cela ne se  
fera. Je pense à toi toujours.  
J'ai tes mots à ma façon.  
J'ai mélancolie sur dos  
épaules entrailles j'épuise tes  
mots trop brûlants tes  
mots qui me meurent.  
Je passé trop encombrant  
coupable coupable presse  
tes mains je ne t'oublie pas  
mes sors les tes  
mots qui me remuent trop  
et moi qui ne sais m'installer  
dans le rêve qui ne sais  
styler l'épiderme  
qui ne sais briser carcan  
chaîne créées de toutes pièces  
de mes mains propres.

Souffle sur la douleur  
elle s'envolera étamines de  
pissenlit. Trop sec le cœur il  
faut l'arroser comme le  
compost laisse  
fleurir laisse mûrir laisse  
souples faux pas syllabes  
myriades  
tout peut advenir


Tu avais raison les points de  
bascule. Autant d'aiguilles sur  
le mât de l'équilibre  
détend les nerfs forcément.  
Parfois ça  
chavire.

•

je noie tout  
bois tout  
oublie tout  
ressac  
crash  
du givre dans les grands pins  
je l'ai mangé  
gorgée d'eau non salée  
gel  
tout éclATE !  
je récupère des morceaux  
ça me fait peur  
les aiguilles  
la résine me colle à la terre  
LIBÈRE  
un cône de sable  
une loupe de diamantaire  
je revois tout  
pourtant les lunettes  
se sont brisées dans la chute  
la nuque a fait un drôle d'angle  
on se relève – autre univers  
j'aimais pas trop l'espace  
mes doigts rougis  
tentent d'extraire

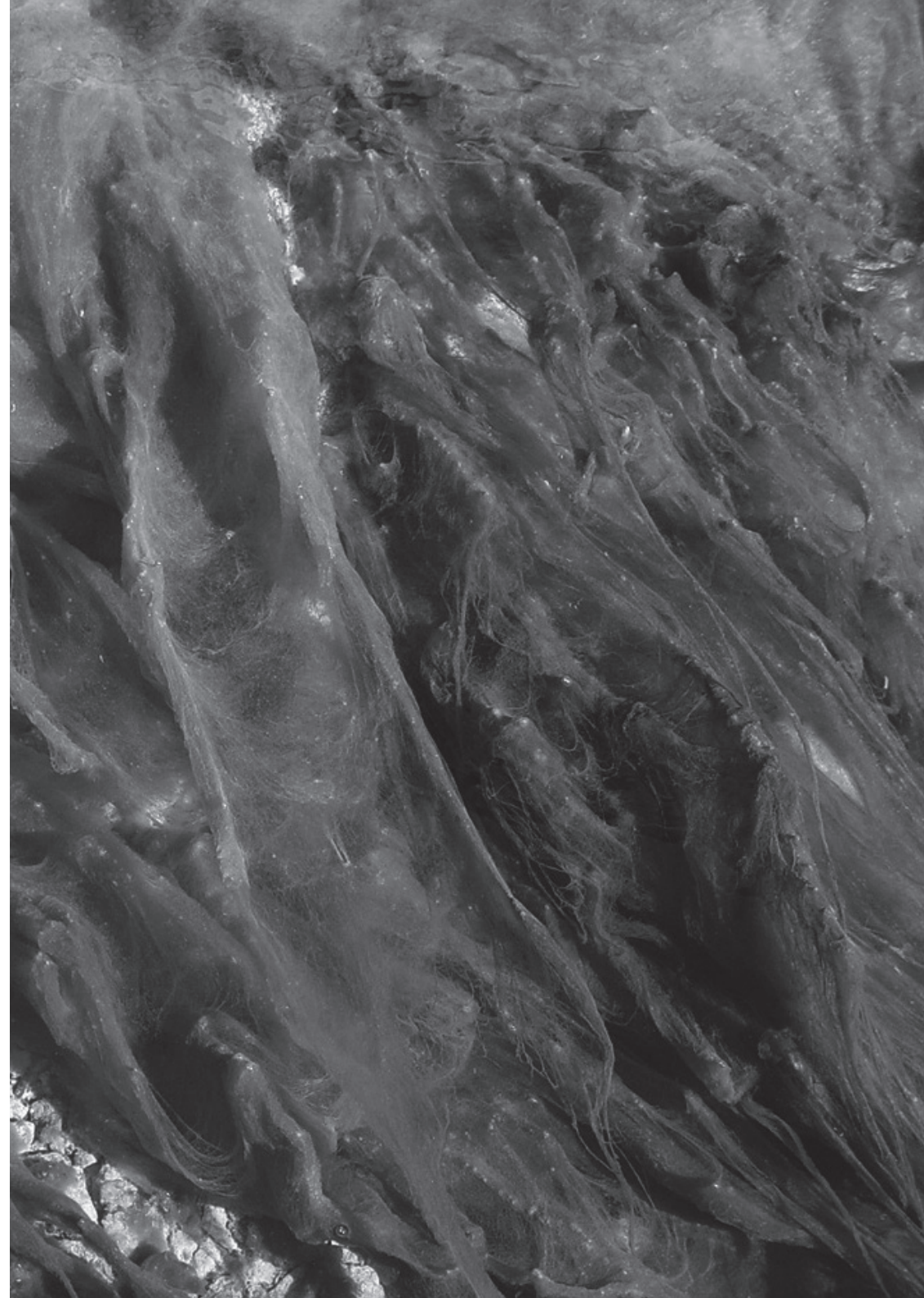
*Qu'a-t-on fait  
à l'AURORE ?*



bouts de verre brisures la  
morsure un à un des flocons  
des paillettes  
se reflètent  
arc-en-ciel   
les tessons entaillent tout

•

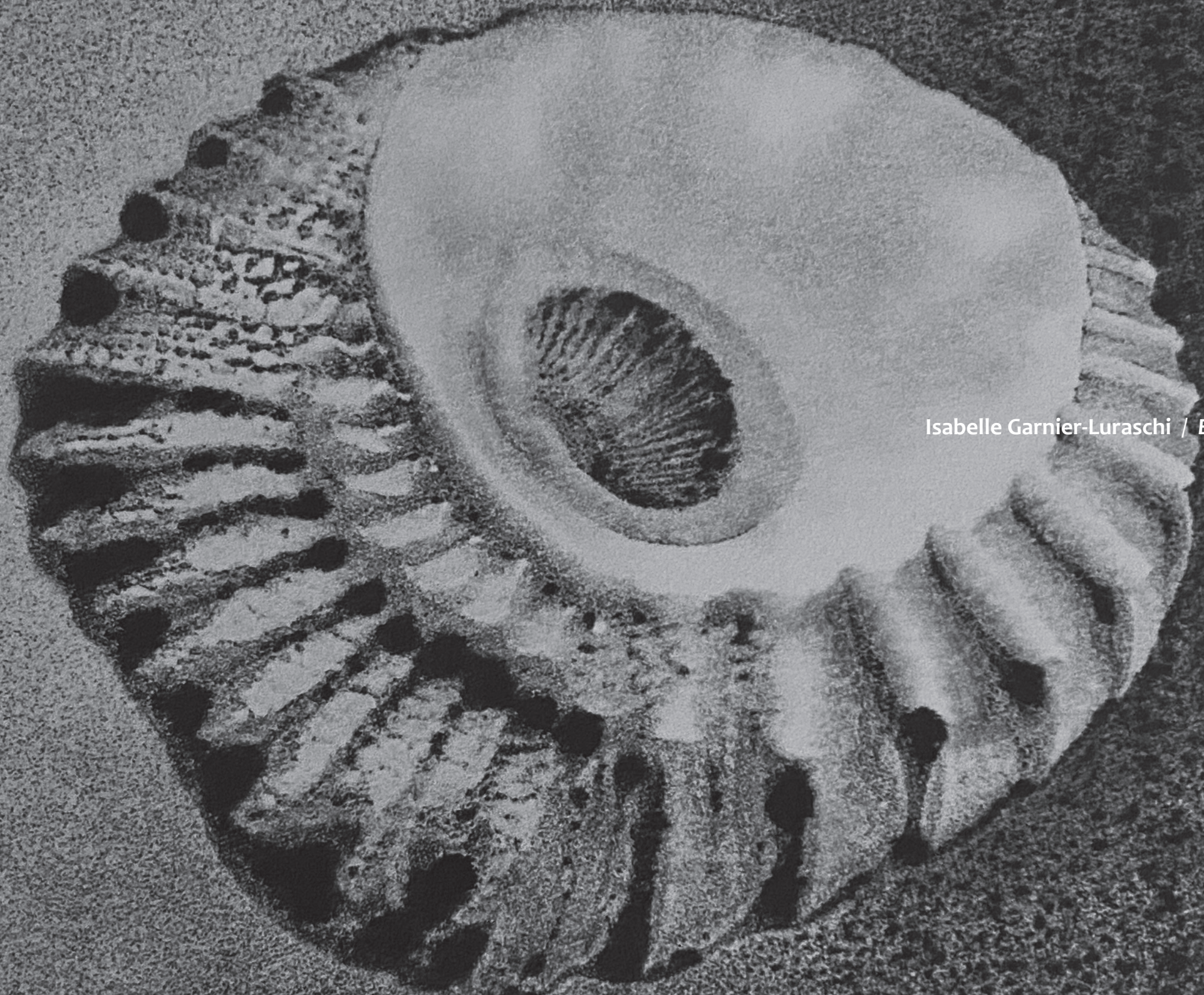
[...]



---

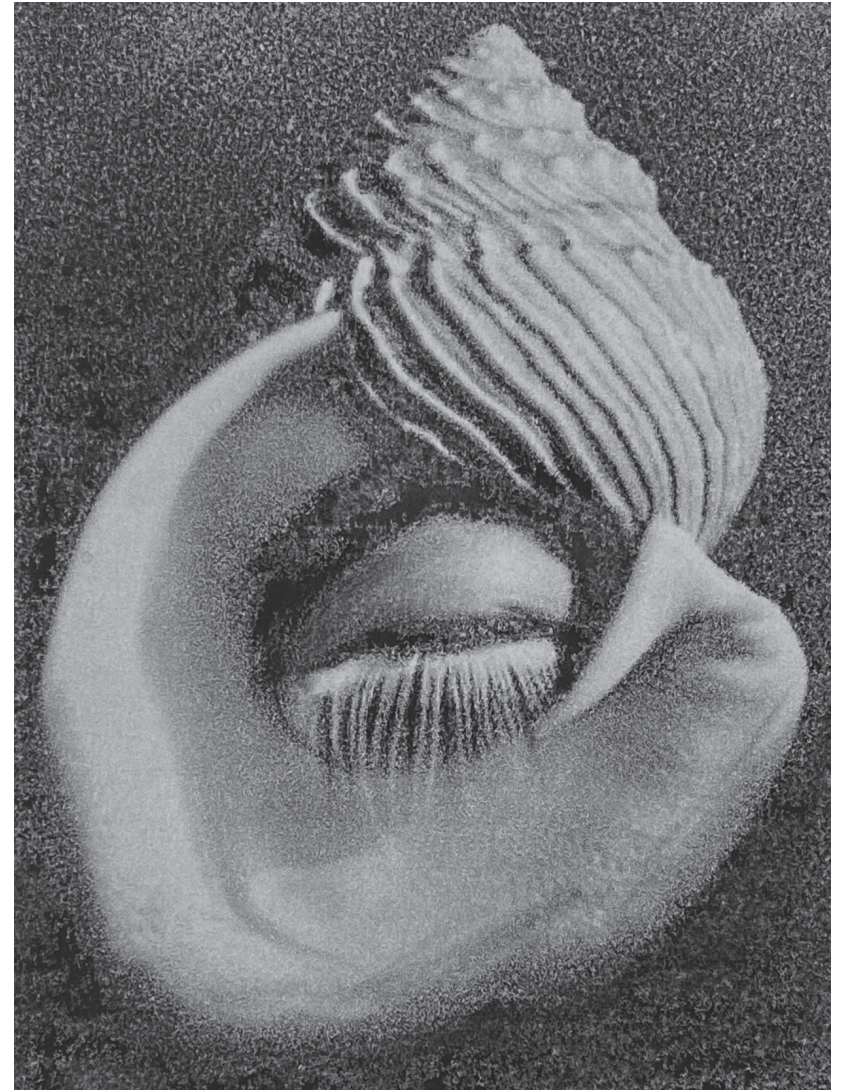
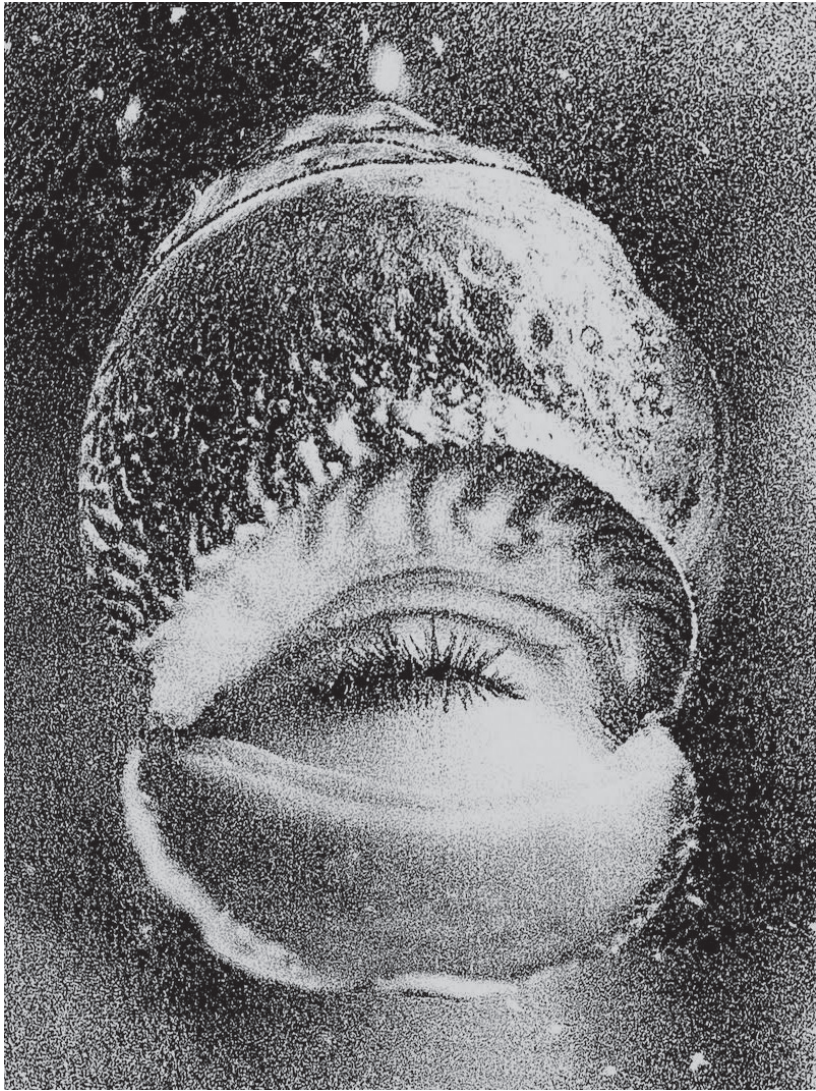
\* Extraits de « Oscillations » du manuscrit *Cardiogramme*



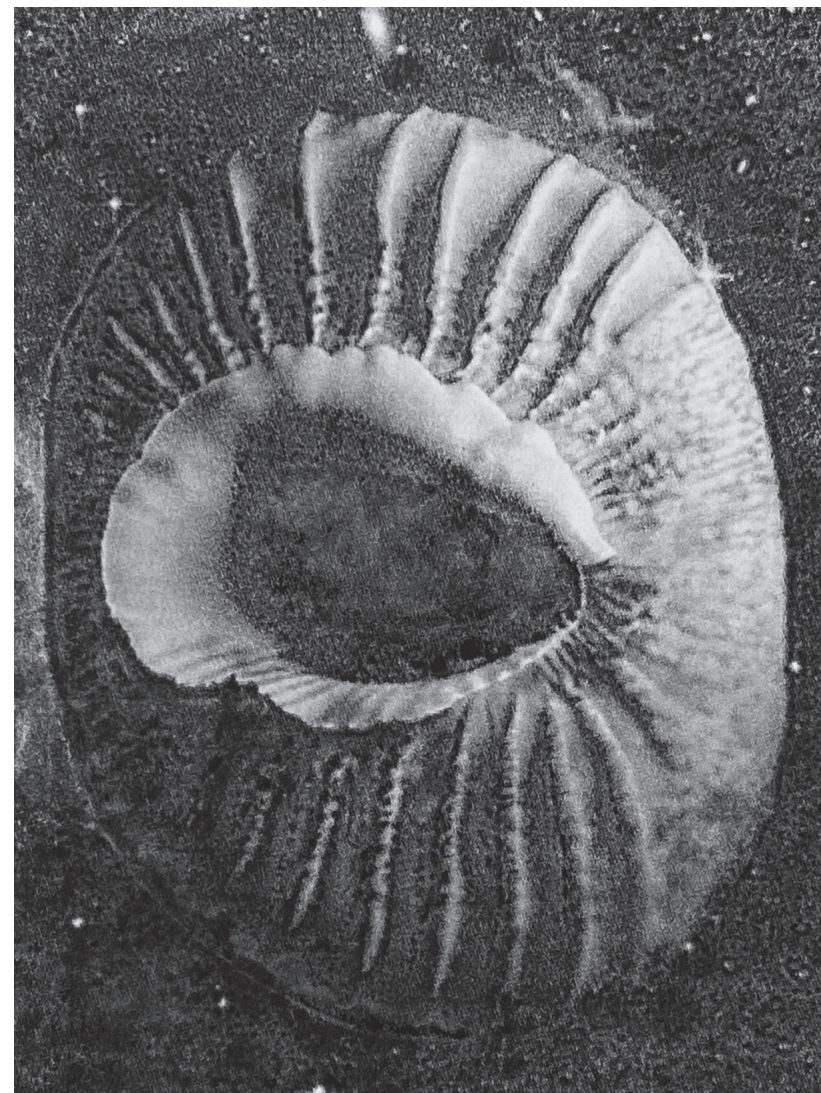
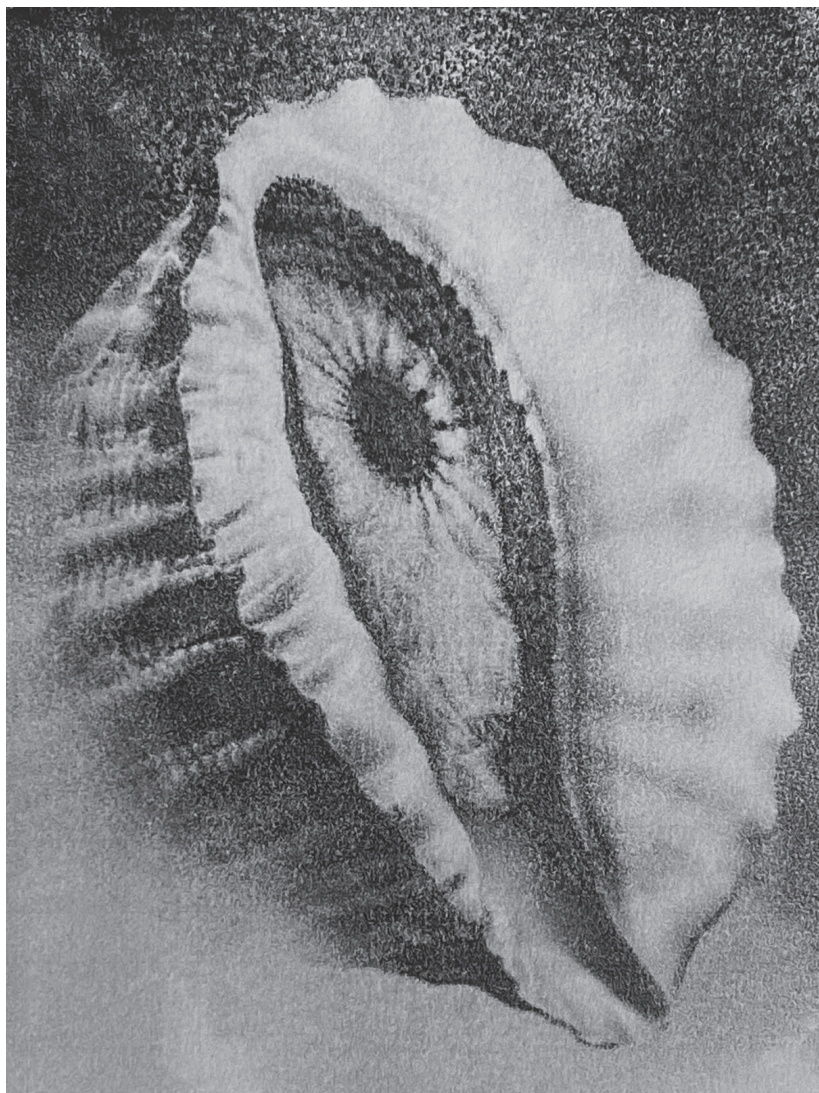


Isabelle Garnier-Luraschi / *Enclose*















A black and white photograph showing a close-up of a large, curved, ribbed structure, likely a piece of industrial machinery or a large pipe. The structure is composed of many parallel, curved ribs that create a sense of depth and texture. A hand is visible on the right side, resting on one of the ribs, providing a sense of scale. The lighting is dramatic, highlighting the curves and creating strong shadows. The overall mood is industrial and somewhat mysterious.

Stéphane Casenobe / *Cette pureté chaotique*

*Psychotique express !*

Il me faudrait purger tous les circuits du corps pour bien redémarrer !  
 Une chimie mentale est nécessaire ainsi qu'un très gros mal de tête  
     à suivre  
 J'ai déjà joué cette partie et je l'ai perdue...  
 Écrire pour si peu de chose ?  
 Vivre vient après parfois  
 Et parfois pas  
 J'ai ce reflux ce schizo-rythme dans la peau !  
 M'introvertir devient urgent  
 Devient la règle  
 J'inverse l'ordinaire  
 Je confonds les polarités  
 Lapsus vainqueurs !  
 Refoulements gagnants !  
 Dualités jumelles...  
 L'exercice est fini !  
 Il existe des mains pour prier et des mains pour bien faire...  
 L'enfer redevient fréquentable pour quelques minutes

*Les permutations mécaniques*

Et je me crois natif d'une lumière aveugle  
 Je suis incapable de prendre la lumière des autres  
 Et cette pureté chaotique qui me gagne quelle est-elle  
 Sans répugnance aucune j'engendre ce poème  
 Je parle mieux en écrivant je crois  
 Autocentré  
 Insolent que je suis  
 J'écris derrière moi âme  
 Je me cache entièrement le sexe quand je fais le geste d'écrire  
 Car je mute pour apparaître  
 Est-ce que je fais fausse route  
 Ma poésie est comme une mauvaise auberge  
 Massacrante  
 Sans aucune étoile au plafond  
 Quelques mots survivront ici à ce poème  
 Tout en surpassant tout code et tout culture



*La poésie est un enfant qu'il faut punir !*

Des oracles obscurs me parlent à l'oreille  
En réaction j'allume la lumière intérieure...  
Se déclenche alors une émeute du ciel  
Des anges par milliers trébuchent de la plus haute marche  
et tombent  
Bazardés  
Jetés aux étoiles !  
Une ombre prédatrice m'enveloppe  
Me menace  
Les théories changent  
Les technologies évolues  
J'écris sur cette intime croyance  
La poésie tue un poète par jour...  
Ou bien est-ce un par minute ?  
Mourir plusieurs fois est admis  
Renaître est fortement recommandé !  
Ici une minute passe encore  
Je survis !  
Renonçant en partie à ma santé mentale

*Je n'explique pas bien la lumière que j'engendre*

Mon cantique vaut-il le ciel ?  
J'ai découvert la porte un soir  
Je m'y suis engagé  
L'issue risque d'être fatale...  
Et rien d'antérieur ne filtre de moi  
Un rêve prémonitoire me devance parfois  
Je les ai tous vaincus mes démons sans même les avoir affrontés !  
C'en est suspect  
Je suis un poète vainqueur  
J'atteins les astres matinaux  
Dieu aussi a un emploi du temps chargé  
Ce qui n'est pas dans le poème n'existe pas  
Ce qui est dans la vie est dans la poésie  
Car le prince des ténèbres n'est plus que l'ombre des ténèbres !  
De fabuleuses présences sont à venir  
L'oiseau technologique a été abattu...

*Rien ne meurt car Dieu bouge*

Ma lueur de jour a cédé aux rangs d'étoiles  
Faut-il brûler pour briller ?  
Cette vanité d'initié m'égaré  
M'aliène  
Qui est-ce qui dévie ma main quand j'écris ?  
L'immunité de poète prend fin avec le genou droit amputé  
de Rimbaud  
Où est-il enterré ce genou droit de Rimbaud ?  
Est-ce une relique d'usure ?  
D'attrition ?  
J'écris sans le secours des mots vainqueurs  
J'écris sans le secours des mots d'emprunts...  
Parce qu'il ne peut m'arriver rien de plus beau ici-bas !  
L'univers est humain !  
L'univers se déchire toujours quelque part  
Et Dieu est lourd de conséquences...  
Quelque chose s'en trouve sauvé ?  
Quoi ?  
Le genou de Rimbaud !

*Mon âme est organique elle pourrira comme le reste !*

J'ai mon propre climat mental en poésie moderne  
Mon écho-système nécessite une chaleur des mots vainqueurs  
Des mots d'emprunts  
J'écris sans le moindre discernement  
Je suis comme ce train où nul ne monte et d'où personne ne  
descend...  
Le chaos m'est potentiellement favorable  
L'intuition du chaos !  
Le calme des particules me gagne  
Là où finit l'univers et là où commencent les emmerdes !  
Les turbulences tardives me galvanisent  
M'exaltent  
D'une élégance de m'expliquer les choses pour que je les  
comprennent !  
Car Dieu m'est nécessaire que pour prier !  
Les miroirs jumeaux ne se souviennent de rien...  
De rien ?

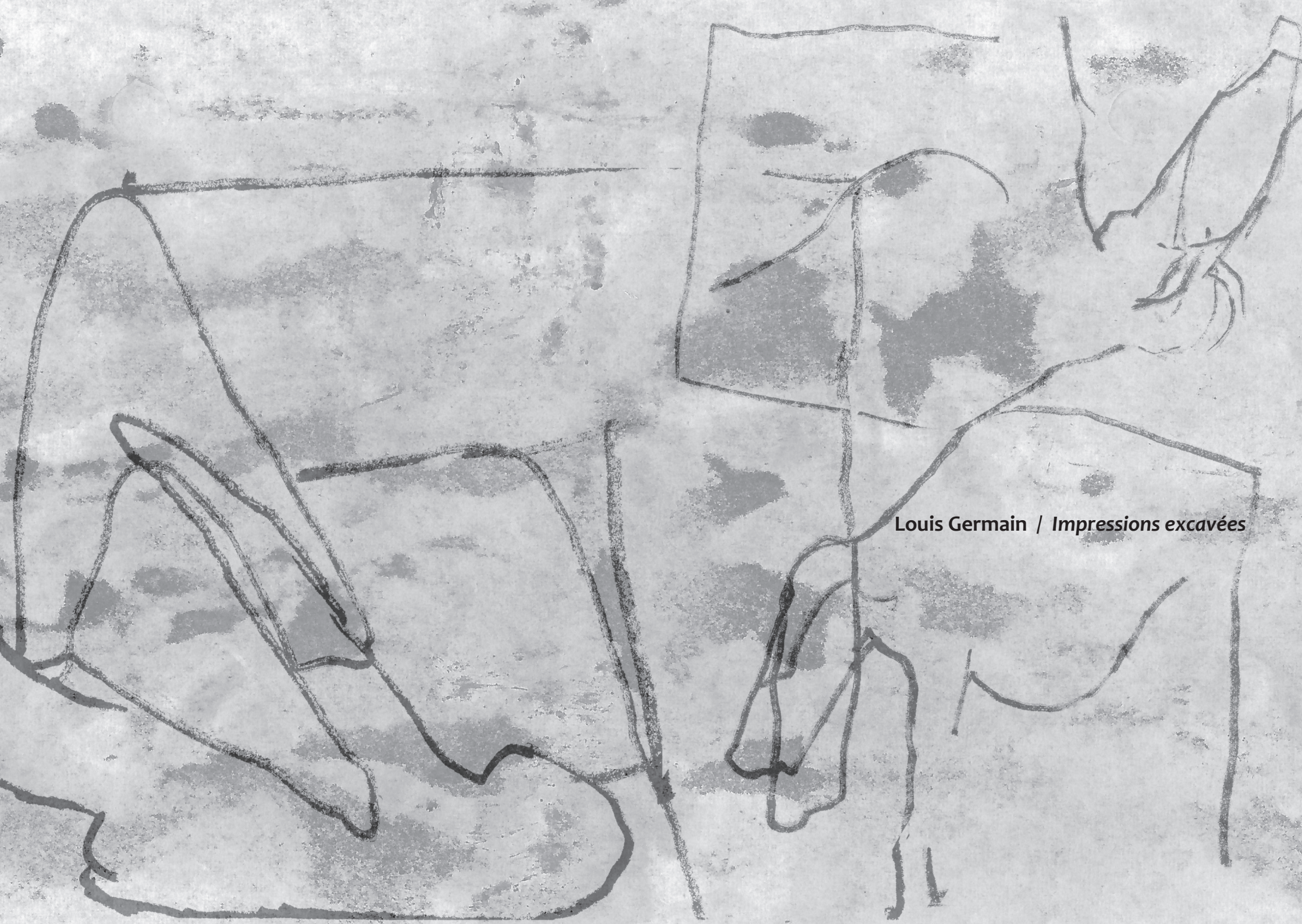


*Mes mots sont mauvais mais la lumière est belle !*

Les vérités ont enfin été rétablies  
Le vide en moi grouille d'informations  
Mon double sombre se porte bien  
L'anonyme intérieur aussi...  
Je suis parvenu à me délivrer du réseau le plus noir  
La vie est une affaire de cohérence de phase je crois ?  
La vie ne donne plus signe de vie !  
Oui  
J'ai toujours une réalité de rechange avec moi  
Et est-ce d'être mort tant de fois que je meurs ainsi ?  
Ce n'est que de la poésie au fond  
Tout sans doute a déjà été dit et écrit par moi  
Par d'autres ?  
Sans un mot à ajouter de plus ou de moins...  
Il est trop tard pour changer d'air  
Clandestinité oblige !  
Je l'assume







Louis Germain / *Impressions excavées*



	sur les bords quelques traces		aux battements des gouttes de sang	
	tout au bout une étendue d'herbe		répond le pouls dans la course la terre	le passage des troupeaux têtes cabrées accélérée aux tempes
esquisses				têtes baissées vers le gouffre
perdues	au seuil de la discrétion		pigments rouges	forêt de cors hérissés
			le sang des bêtes sur la roche jaune biffée de noir	franchissant la rivière en crue
			sentir	paume appliquée sur la roche sur la terre fraîche
et le souffle coupé	la blessure est béante		les battements le piétinement sourd le martèlement des sabots la cavalcade folle	aux percussives vibrations de la peau tendue
			vers le précipice	
			noir et rouge éclairent la chair pétrifiée des profondeurs	la chute d'un cheval au ralenti qui ne touchera pas le sol
dans les traces anonymes	c'est ici		une ombre danse dessus	tombera sans fin
	inscrites sur la page de calcaire			

son cave  
 où se tiennent  
 les os calcinés  
 maintenus en suspens  
 dès l'aube  
 repliées des figures  
 cendres  
 draps froissés  
 de l'homicide  
 l'écart : une démarche  
 mettre en mouvement  
 se dit aussi  
 parole  
 ultime  
 l'arme au cœur  
 de la plaie  
 s'égoutte sur les mains  
 fragmentée la vue  
 courant les voûtes  
 nocturnes  
 des bêtes frayant  
 en sous-bois  
 laissant d'indélébiles traces  
 des pas d'ombre  
 aujourd'hui  
 nous cherchons encore  
 entre début et origine  
 les os secouent  
 la carcasse décharnée  
 un recouvrement  
 sur le récit  
 commencement  
 cet objet  
 en chemin  
 tête  
 d'un mort à sa place  
 en terre

sous les frondaisons le pas  
 s'enfonce remue  
 l'humus  
 englué  
 dans la boue  
 le pas est  
 pesant et le regard aveuglé  
 blocs  
 au-dedans.  
 flux et reflux  
 un battement cardiaque  
 froissements répercutés  
 entre les fûts  
 colonnes d'écorces  
 des éclats mats entament  
 découpent la feuillée  
 et le blanc  
 d'un ciel strié, rayé  
 mains claquant la peau  
 d'un tambour  
 tout ça bout et palpite  
 au-dedans  
 l'âge d'une plaie  
 l'averse froide  
 ces mains d'abord  
 qui poussent  
 au-devant  
 palpant l'invisible  
 cherchant  
 une clarté tactile  
 des flèches obliques battent  
 la campagne,  
 ouvrent aux flancs  
 des collines  
 des poches d'ombre  
 secrètes cavités  
 et d'obscurs dédales  
 de roches ocres  
 qui suintent  
 bavent une dentelle  
 visiter  
 blanchâtre  
 à tâtons ces corridors  
 de nuit  
 un ventre  
 s'égoutte dans une nuit  
 pétrie  
 d'argile  
 de souvenirs



voix réverbérées  
 entre des pans obscurs  
 des failles  
 échos des moindres gestes  
 et dans l'étroit  
 que taille une main dure  
 bourbier encavé la ligne pure  
 d'indéchiffrables énigmes l'ombre s'étire glisse  
 se chevauchant  
 au milieu des roches  
 dans l'ocre  
 en creux sous secret  
 les phalanges  
 les sillons la paroi comme saignée à blanc  
 d'une mémoire scellée  
 plombée  
 muette l'incise dans la chair de la  
 pierre  
 ont buriné os, silex ou ongles  
 d'étranges signes la page de calcaire  
 infiniment repris  
 enchevêtrés  
 échos encore dans ce désordre  
 de spirales se cachent des figures  
 qui se défont soudain  
 au cœur de l'invisible  
 en rides, lacets dans cet air épais et opaque  
 folles arabesques  
 d'ondes concentriques ventres  
 et nœuds

enfin  
 une déchirure leur chancelante qui anime  
 une seule fois ce troupeau des ténèbres  
 qui s'embrase puis  
 bascule la nuit  
 aux flancs ocre  
 courant les corps  
 sur des plaies ouvertes  
 un ocre soufflé  
 les cicatrices d'un fer rouge  
 qui se déploie sous le  
 balancier  
 de la flamme rouge scarifications  
 cautérisées  
 corps étirés  
 désarticulés par la page rugueuse  
 ressacs d'ocres  
 le plafond s'étoilait la main brûlait  
 l'air  
 enflammant une marée  
 une foule des paroles naissantes  
 ombrée en creux  
 recouvertes en un instant  
 dans ces plis secrets troupeau de nuit  
 regorgent de détails grondant et tendu  
 bestiaire d'ombres portées  
 chevauchant des formes précipitées  
 terrées  
 la cendre sur les yeux

pattes flancs  
 et queues multiples  
 d'un troupeau affolé qui se carapate  
 en toutes directions  
  
 file à droite et tourne à gauche  
  
 grimpe  
 et chute  
 sur le pré  
  
 la couleur soufflée  
 au travers des découpes  
  
 entrelacs de silhouettes  
 façonnant la trame tissée  
 d'un fin dessin  
 tenues en équilibre  
 tressée  
 de dentelles  
  
  
 animale  
 sous la couverture  
 passe la troupe  
 secouée  
 d'écume  
 coagulée  
  
 gangue  
 qui culbute  
 madréporique  
 et s'inverse

nocturne au seuil  
 crevasses d'ombres  
 en dedans  
 les flancs saignés  
 des collines  
 dégorgent et crachent une  
 boue rougeâtre  
  
 la mémoire  
 un courant d'air  
 qui circule entre les pierres  
  
 et l'imprécis  
 sur les crêtes  
 disloque et défait  
 s'infiltrer  
 là haut  
 l'eau se retire  
  
 entre les pierres  
 jusque dans des failles  
 profondes  
  
 laissant échoués  
 de grands monstres  
 à la peau lisse  
 figures douces et inquiétantes  
  
  
 déjà l'homme polit la pierre  
  
  
 dans la plaine  
 le pas a repris  
 sur le labour frais





Dominique Boudou / *Dire ou presque*

Le réel serait une résille sans rien dedans  
quelles formes contiendrait-elle  
passées et à venir  
L'arbre nu au cœur de l'hiver  
s'étonne du vent décousu entre les mailles  
il attend que la neige ineffable  
donne au paysage des lignes provisoires  
où il saura se retrouver

Le regard minuscule voit plus loin  
le profil bas des chemins  
il suit l'herbe des fossés  
et les petits marécages  
où la tourbe respire  
il donne du corps  
à l'invisible

Un rond de lumière posé  
sur un coin de table  
suffit à l'étonnement du jour  
La langueur en éprouve ce qui fuit  
une veine plus sombre  
au cœur du bois un peu sale  
les petits pas d'une mouche aveugle  
Ces deux images-là qu'un désir flou  
rassemble  
pour mieux se mentir

Le ciel égare les rêves  
quand la terre les rassemble  
l'horizon n'en retient rien  
les gestes mêmes s'y défont  
Un brin d'herbe ou un grain de sable  
venus jusqu'au regard  
ouvrent tant de travers

Un pont qu'on aime à regarder  
ne porte plus les mêmes ombres  
au fil de l'eau  
son image aurait-elle glissé  
le long des berges meubles  
à moins que la rivière  
mais non elle est immuable  
seul le corps se met à trembler  
sa peau déjà a pris le vieux gris  
des vieilles pierres

La nuit sera bientôt complète sur le paysage  
Ce qui reste encore de lumière  
peine à soutenir les murs déjà gris  
Les petits animaux s'attardent pourtant  
le ciel n'est pas tout à fait bas  
l'herbe continue de bouger dans les creux  
les humains seuls se hâtent de rejoindre  
leurs petites certitudes



Combien de commencements inaperçus  
dans la vie minuscule  
sous les allèges qui ne tiennent plus  
au creux des fissures  
où vont les petits peuples des animaux  
il s'en est fallu de peu croit-on  
pour que le regard s'attarde  
à la naissance d'un brin d'herbe  
Mais le chemin s'abolit déjà  
qu'on aurait pu voir

Se souvenir des plus petites solitudes  
quand le soir ferme sa porte  
et que rien ne bouge sous la lampe  
Penser aux choses  
qui ont duré dans le regard  
aux idées qu'on pensait trop ténues  
Assembler les unes avec les autres  
Attendre

Une lampe s'éteint dans la chambre  
Un geste lisse le pli d'un drap défait  
Un grain de plâtre va tomber du mur  
Ces instants seront presque un ensemble  
qu'on voudrait arranger pour dire une présence  
avec un peu de mélancolie  
On ricane

Ces images qu'on aime  
des feuilles mortes dans le vent  
des petits matins au bord des brumes  
leurs couleurs ont viré  
comme virent les humeurs sous la lampe  
Les signes ne suivent plus  
le cours des formes perdues  
Bientôt la lumière sera blanche

L'instant où la feuille tombe de l'arbre  
on en prend la mesure bien plus tard  
avec le vertige des pensées floues  
Que s'est-il passé juste avant qui et qui  
Et encore avant pourquoi et pourquoi  
Puis on croit comprendre ce que disent les chutes  
Toutes les chutes

L'image d'un homme penché  
sur un éclat de verre qu'il polit  
jusqu'à la fatigue  
Le point de transparence lui échappe encore  
il pense au mystère de l'eau  
quand elle se trouble  
et que plus rien n'apparaît  
Il pense à son image aperçue  
depuis un angle sans contours  
où elle pourrait sombrer

Un visage apparu  
dans une ville dont on a perdu le nom  
On croit se souvenir qu'on l'a vu s'effacer  
au coin d'une rue qui ne finissait pas  
dont les fenêtres étaient fermées  
On retrouve deux ou trois traits précis  
mais comment être sûr de ce qu'ils sont  
s'ils manquent à ce point de flou

Chercher encore et encore  
dans les eaux troubles de la mémoire  
comme si elle pouvait se souvenir  
Mirer sous l'abat-jour  
des restes qui ne font plus signe  
Une histoire a existé pourtant  
qu'on embellit de quelques traits  
Ils formeront si on le veut  
deux ou trois sourires sur un visage  
on se dépêchera de lui donner un nom

Ce qui n'est pas encore là dans un visage  
le regard en imagine l'instant  
et le réel s'y tient plus qu'ailleurs  
Toute une petite philosophie du presque  
prend son branle si peu sûr  
Mais voilà que surgit un chien courant  
d'une allée qu'on n'avait pas vue  
et le visage ne tient plus qu'à un fil

Des mots passent  
avec l'air qui tremble dans le silence  
On leur offre un visage sans apprêt  
celui de l'oiseau le plus gris  
de la feuille presque invisible  
Ils diront quelque chose des durées  
qu'on n'a jamais su retenir  
le peu qu'il nous faudrait  
pour mieux s'en saisir

Il y a eu là un déplacement minuscule  
dont on fait un mystère  
qu'on ne saura jamais nommer  
Est-ce un point ou un trait  
le ton d'une couleur  
une silhouette a peut-être bougé  
un visage aura pâli  
à moins qu'à l'intérieur de soi  
une ombre

Un seul instant aura manqué  
pour que d'autres vies viennent  
dans ce paysage de bois noirs  
On n'en prendra jamais la mesure  
les arbres arpentent si mal les durées  
qui les dépassent

---

Ces poèmes sont extraits du manuscrit *On voudrait dire* et *Presque*





Jean-Paul Bota / *Itinéraires parisiens*

## Père-Lachaise

La nuit déjà entre les arcades du columbarium comme à combler les vides et ceux-là qui contemplant les devantures des cases à l'aide d'une lampe de poche. Dimanche soir et vent et pluie un peu ramenant à mes narines une odeur d'encens et toujours silence ou l'ambulance les rafales de vent dans les arbres comme je quitte les lieux alerté par les clochettes des gardiens. Où un arbre factice de Noël brille, par intermittence en hauteur et les veilleuses à ras du sol parmi les fleurs, je vais moins guidé par la lecture des noms sur les plaques que par la connaissance des lieux, la présence d'un pilier familier ou bien d'un banc la masse fantomale d'une haie de troènes face au crématorium et dedans la tête la plaque de Pérec que fixait encore il y a peu le regard la nuit humide dans laquelle elle se dilue comme l'ampoule qu'on éteint avec ça de la disparition

10.12.23, 17h26, dim. (et la pluie forte maintenant)

## Place Édith Piaf - Portrait

Soir, printemps comme je reviens là à Édith Piaf et le froid comme d'hiver à forcer les pores et jusque dedans les ongles la place déserte comme si la pluie menaçait nulle voix au point d'entendre couler proche la fontaine Wallace et le roucoulement des pigeons, ceux-là par ex. au toit du poste de transformation haute tension ♦ où – on ne le

voit pas – est accroché un portrait de la même par Devilliers flanquée d'une inscription de Cocteau et d'une boîte à musique rose naturellement ♦ à rien du traiteur dessous la banne duquel comme naguère dessous l'orage j'irai m'abriter au cas où pour écrire, là-même où un camion tagué mille couleurs est garé détonnant dans la grisaille. Pour l'heure, des gouttes se font sentir mais rien qui ne justifie encore la pose d'Édith dessus son socle là-bas par Lisbeth Delisle comme à implorer le ciel de se ressuyer au plus vite, d'aucuns (elle) derrière moi vapotent ou tirent sur leur mégot (lui) ♦ pourquoi je les pluralise ? ♦, alternant de temps à autre avec une gorgée de bière forte tirée d'une canette couleur or semblant, comme un instant je me retourne, les yeux perdus au vague vers les armatures du marché leurs bannes roulées rouges ou plus loin, de l'autre côté de la route, le gris d'un mur où il est écrit DÉFENSE D'AFFICHER LOI DU 29 JUILLET 1881. Depuis la dernière fois (quelques mois peut-être), la grue à main gauche a disparu n'indiquant plus de son aiguille unique son heure fictive. La place est calme ce soir où personne ne semble fréquenter les 2 boîtes à livres, où peu s'empressent pareillement à la sortie du métro (pour beaucoup rentrant dans leurs pénates pourtant à cette heure) ou devant le restaurant Pause Kebab, moins encore à la terrasse du bar Édith P et le froid toujours, le vent à remuer le drapeau à rien du Franprix, le vent d'un coup à siffler et à secouer les branches des platanes dont tombe sur moi une cosse de bourgeon (ça que le vent transporte jusque dans le métro – ses marches) ou se faire courber les iris, arums (me plairais à dire fleurs de lune), cardamines (me plairais à dire lunaires), centaurées aux îlots de terre, où un instant, via la rue de la Py, je me transporte en pensée vers la médiathèque M. Duras ou dans



le sens opposé vers le Père Lachaise, fermés forcément à cette heure, quelqu'un s'en vient tirant sa valise conférant soudain à la place malgré la pluie un air de vacances, le battement d'ailes d'un pigeon, le roucoulement d'une tourterelle, les trilles d'un merle, un joggeur qui traverse, voilà pour l'animal et l'humain et, pour le mécanique, la piqure décroissante d'une motocyclette et le 102, la pluie menace mais semble indécise, un rien de soleil à enduire les murs la défie, pour peu ou j'invente malgré l'heure la place se repeuplerait.

15.04.24, 19h59

### Cimetière du Montparnasse

Une autre fois, l'hiver, elle revient là. La tombe de Soutine et de Marie-Berthe Aurenche. La dalle inclinée au pied des immeubles presque avec, au-dessus de la croix catholique pour Marie-Berthe, un carré de marbre pour Soutine, son nom gravé en lettres dorées et, dessous, ses dates. À l'un des sommets du carré, un flacon de terre décoré que ferme un bouchon de liège. Elle intercale un encens à la rose rouge entre l'extrémité du liège et le goulot et dépose quelques crayons, des Stabilo, un couvercle de métal orné d'un cœur rouge liseré de blanc et dessus lequel, en blanc toujours, au correcteur, avec une pensée pour Indiana, elle a inscrit LOVE. Le rouge et le blanc. Les couleurs du peintre. Ses couleurs pour toujours. Elle regarde ce pied de rosier taillé qui s'élève derrière la tombe. Peut-être, elle se dit, est-ce un rosier rouge. Ou blanc ? Rouge telles la série des glaïeuls ou les carcasses par exemple, comme le vin auquel Modigliani entraîna Soutine, ce qui

ne fit qu'aggraver son ulcère, ulcère perforé et hémorragique dont il mourra ; rouge comme le sang justement, la vie en bref, la vie, ce que signifie CHAÏM en hébreu et blanc comme le lait qui seul s'imagine le peintre peut guérir son ulcère. Il y croyait tellement que lorsque, effrayée de le voir circuler dans Paris alors que les Allemands le recherchaient, Chana Orloff lui conseillait de partir au plus vite en zone libre, il lui répondait : « On ne peut pas vivre en zone libre, il n'y a pas de lait ». Blanc, comme les glaïeuls blancs, ses préférés, photographiés par Rogi André sur son lit de mort, les habits du *Petit pâtissier*, de *La jeune femme au chemisier blanc* ou de *La Maison blanche*. Les deux couleurs qui se côtoient dans *La Jeune Anglaise* où Soutine exprime la même fascination pour elles que dans *L'enfant de cœur*. Elle se souvient également Le Blanc, dans l'Indre, où Zborowski avait loué une maison pour que puissent y venir travailler sereinement ses artistes. Une coïncidence que ce nom. Elle repense à ce célèbre cliché, le plus célèbre du peintre : Soutine au Blanc devant un mur de briques éventré avec un poulet pendu. Blanc. Pas tout à fait. C'était dans le hangar-atelier aménagé dans une petite dépendance de la grande maison bourgeoise. Et cet autre, 1927, le peintre, dehors, attablé, main portée au visage, penché sur quelque lecture, à sa droite, un verre vide et une bouteille de vin rouge. Elle regarde l'encens qui se consume. Trop vite, elle pense. Comme se sont consumées trop vite les vies de Soutine, parti dans sa 49e année et de Zborowski, dans sa 43e. Plus vite encore, celle de Modigliani, décédé à 35 ans, qui avait imposé Soutine à son marchand Zborowski. Il y a ces cailloux près du flacon de terre dont un gravé et ceux-là, plus petits, en spirale. Le bouchon lui évoque une bouteille de vin. *Le vin rouge auquel s'adonnait Modigliani. Auquel*

*s'adonnera Soutine. Mardi d'hiver. Au pied de la tombe, devant le nom de Marie-Berthe, parmi les feuilles mortes, des orpins de Palmer déclinent leurs rosettes dans le voisinage de quelques pousses. Il y a cet arbuste aussi sur la droite. Ses yeux se perdent aux fumées de l'encens. De loin en loin, des corneilles crient.*

[...]

À une distance de deux journées, la revoilà. Elle allume un encens et le pique dans la terre au pied de la tombe de Soutine et de Marie-Berthe. Une punaise se déplace sur une des arêtes de la dalle, vers le bas. Elle semble déplacer avec elle un masque africain, quelque chose de Modigliani. L'influence de l'art africain chez Modigliani. Elle la suit des yeux. Écoute le silence. De temps à autre, des corneilles se font entendre, le piaillage des piafs, partie du silence. Elle regarde descendre la punaise qui s'est éloignée de l'arête, vers l'encens et les orpins. Elle a atteint le nom de Marie-Berthe, traverse en direction de l'arbuste, semble hésiter sur l'arête opposée quant à la direction à prendre et d'un coup disparaît, emportant avec elle son Modigliani. Une corneille est perchée presque au-dessus d'elle qui remplace la punaise dans son regard. Parfois, quelques goélands planent dans son entourage. Des dalles de nuages véhiculent leur grisaille. Elle entend les goélands qui tournoient là-bas, le piaillage des piafs. Le crissement de freins d'un vélo. La piqure décroissante d'une motocyclette qui la transporte en enfance. Les dimanches d'ennui dans la chaleur du poêle et le bruit des cyclomoteurs à la nationale courant devant chez elle. Elle reste là au pied des immeubles, dans le vent léger qui emporte la fumée de l'encens au pied de la tombe. Jusqu'à la fermeture.







Stéphane Bernard / *Cette colle qui te rassemble*





## Sur une toile d'Eugène Leroy, sous un ciel d'Eugène Boudin

Le vent se durcit,  
l'océan pousse ses moutons  
sur le fleuve gris du reflet des nuages.

Mes cheveux sont un pinceau vivant  
au bout d'aucune main,

mais sous eux, là, l'esprit,  
trempé dans l'œil, peint

sous un ciel d'Eugène Boudin.

Quatre hectares de grève.

Les aplats glébeux.

Des sables au bord du noir.

Et des blancs... sales.

Les verts vifs des mousses.

Et des sépias, des bruns : les roselières.

Vent debout je fends un Leroy.

Les touffes des oyats  
sont dans le sable  
des impacts figés de mitraille.

## Les météores

L'habituelle pluie dégueulasse octobrale.  
L'humeur aqueuse. Comme de la maison

du diable le sang, le pisse-gris suinte par  
tous les phalanstères de la ville. Rimmel

pauvre, trop dilué, il coule et ridule la face  
hippocratique des faubourgs reconstruits.

Et nous voilà dans ce ciel qui est une gaze  
sale, compacte où l'impénétrable éteint

les ocres, les ors, mouche toute la lumière  
des mèches de l'octobre roux. Où y vivre,

« en être », c'est s'asphyxier à cette gaze  
à la cuisse ou à l'aîne d'un dieu amputé.

## Okavango

Un mois somptueux. Le soleil met  
de la soie aux sentes, aux prés côtiers.

L'échéance est tombée. Je l'ai ajournée.

Le fleuve Okavango non plus ne sait  
pas mourir. Un courant, vœu fort,  
impuissant à trouver la mer où se jeter.

Sur le mur du sentier on a écrit :  
« La vie mérite d'être vécue »  
et sur la plage l'arbousier a fait pleuvoir  
ses dents de lait sur les rochers.

Le bruissement d'un pin là-bas,  
c'est tout. Oui, tout le son suffisant  
du fleuve du sang dans les veines.

Se faire vide où régnerait seul l'écho  
de la chapelle du moi réduit.

L'oiseau s'approche sans peur  
de l'homme qui lit sur le banc.  
Il voit dans ce livre ouvert deux ailes  
posées sur les genoux d'un homme.  
Cet oiseau qui l'approche,  
voilà toute l'envolée de l'homme.

Et le soleil de décembre idéalement  
chauffe cette joue, cette tempe. Et  
comme prononcé par la bouche d'un  
autre je m'entends dire : « Je suis las. »

Pour le bras du pianiste aussi le passage  
au doux demande le plus de force.

## Crépuscule de l'aube

*Traduire le vent invisible par  
l'eau qu'il sculpte en passant.*

Robert Bresson

Dieu paradoxal, créateur créé, de ses yeux halogènes la  
grue tance d'ordres silencieux les hommes qui le créent.

Fruits blancs, mouchetures d'un pointilliste à l'automne  
devenu fou, les mouettes ont trouvé refuge dans un seul  
arbre parmi cent. Sur la colline herbue cette cicatrice de  
terre, c'est le chemin qu'y ont gravé mille et un amants.

C'est l'heure où l'être se lève, imite, ampoules blanches,  
ampoules rouges, le soleil. Et l'ombre des pins, vite, est

remontée sur leurs troncs, — et y dort. Je suis parti pour  
soigner ma racine. La mâchoire ouverte à craquer, je me

dis : « C'est par la bouche qu'on se connaît. Par ce qu'il  
y reste, repose. La langue y rêve. » Oui, à mesure que les

idiogrammes de la mort tapissent la bouche et informent  
et annoncent, la langue elle, humble contemple et se tait.





Alexis Audren / Suite sicilienne\*



**Entre**

Paysage traîné par delà  
les bleus  
et les lieux

toujours l'horizon  
enveloppé dense  
tiré à soi  
emporté à tout instant

traversant tous les lieux à la fois  
longeant le monde, choisissant toujours  
la remuante liquidité du bleu  
l'horizon à tout instant  
l'horizon, l'horizon

et le détail  
sur le genou, d'une abeille luttant  
pathétiquement contre les rafales, se nichant  
dans la forêt de mes poils, convoquant  
notre précarité

assailli par les éléments

sommé  
de mieux voir  
ne plus cogner contre la profusion, nageant  
en deçà de la clarté  
limpide de l'horizon  
en eaux mentales saturées.

Bleu qui s'étend  
suis mon regard, suis mon corps...

enlace-le, je t'en prie  
oubliant  
ses hachures, ses fractures  
au sein de la démesure

arpentages  
ininterrompus  
saccadés  
dans toutes les lumières  
tous les lieux du globe !

(Cefalu)

**Aura**

Lentement  
lentement  
le paysage.

Dans le grincement du train  
la couleur sépia de l'olivier

pesanteur absorbée  
d'un paysage tenu

les éoliennes au loin  
font tourner l'horizon.



Horizon  
l'éclat du soleil couchant  
un clair-obscur  
souligne sa structure  
derrière l'obstination  
du dérèglement.

Un ciel poudroie  
rayons dardent  
jusqu'à l'œil  
ramifiant l'olivier  
immense corps  
matière impalpable et concrète,  
aura végétale  
épousant le sacré des lieux.

(Corleone)

### Une mémoire anonyme

À l'extrémité orientale de la colline des temples, le temple de Junon en calcarénite local semble entaché sur la surface de quelques-uns de ses blocs d'une couleur rouge feu, comme le témoignage d'un incendie lié à la destruction d'Akragas par les carthaginois.

Je suis sur les vestiges de l'autel monumental, précisément sur la plate-forme où étaient célébrés les sacrifices. Les colonnes se dressent massives et somptueuses dans la lumière rouge du couchant.

Mon corps tremble du sang accumulé dans une mémoire anonyme.

L'œil s'encastre dans les tombes, les arcosolium de la nécropole paléo-chrétienne, creusées dans la paroi rocheuse de la colline des temples, recouvertes de thym et de ciste, de fougères et de myrtes.

Je cherche la trace de corps morts dans l'air, à ciel ouvert.

Je m'agenouille devant  
ces vestiges de nos ancêtres  
irradiés d'une intense énergie mystique...

Assis au bord de la route  
entre les pistachiers, les lentisques et les euphorbes  
mélangé dans la luxuriance

rêveur du lointain  
lumière et génie humain conjugués  
tendresses, énergies du cœur  
instincts de nos sens  
remontant  
à la nuit des temps

quand homme fut assis là lui aussi, rêveur  
entre les pistachiers, les lentisques et les euphorbes

avant que la nuit tombe

avant que le sang du ciel réunisse  
nature et culture  
un homme et cet homme  
tous les hommes

un arc de cercle ouvert  
l'avenir le soleil avec  
la mort l'empire du silence  
résonnant à travers  
les siècles  
et les siècles.

(Agrigente)

### Devenir sable

Pris d'amour pour la montagne, là, immédiatement,  
cette montagne qui baigne dans la mer et le ciel,  
ourle les nuages autour d'elle, en dégradé venteux.

À l'approche, cette texture vert-brun, sépia, unique,  
la teinte d'un monde vierge, inconnu, sauvage.

Le sable noir obscurcit et clarifie à la fois,  
me plonge dans la mer  
en devenant plus dense, moins liquide.  
Une texture d'eau, mate.  
Presque un visage.

La lave laisse pénétrer le pied  
on s'y enfonce

regardant les traces de pas  
peu à  
peu  
s'effacer  
en ayant modifié le relief,  
le volume du sable.

Sable qui laisse une trace  
dans la trace

qui s'évanouira.

Je foule ce sable  
le déplace  
lui donne une autre qualité de sable.

J'emmène avec moi un peu de matière  
ce qui nous constitue  
ce que nous deviendrons  
ce que nous avons toujours été.

Écriture du sol,  
instant creusé par les mots  
perturbation de la matière, puis...

préhension momentanée du regard de l'autre  
longue préhension dans l'œuvrer  
du sable sec, dur, entourée  
de présent et d'avenir  
porteuse d'un nous qui se comprendra  
assistera  
le mystère  
coup de dés, papier lancé au vent  
ou son oubli, et son enfouissement  
dans le temps  
hors des hommes  
qui ne laissera à la fin  
aucune mémoire.

(Vulcano)

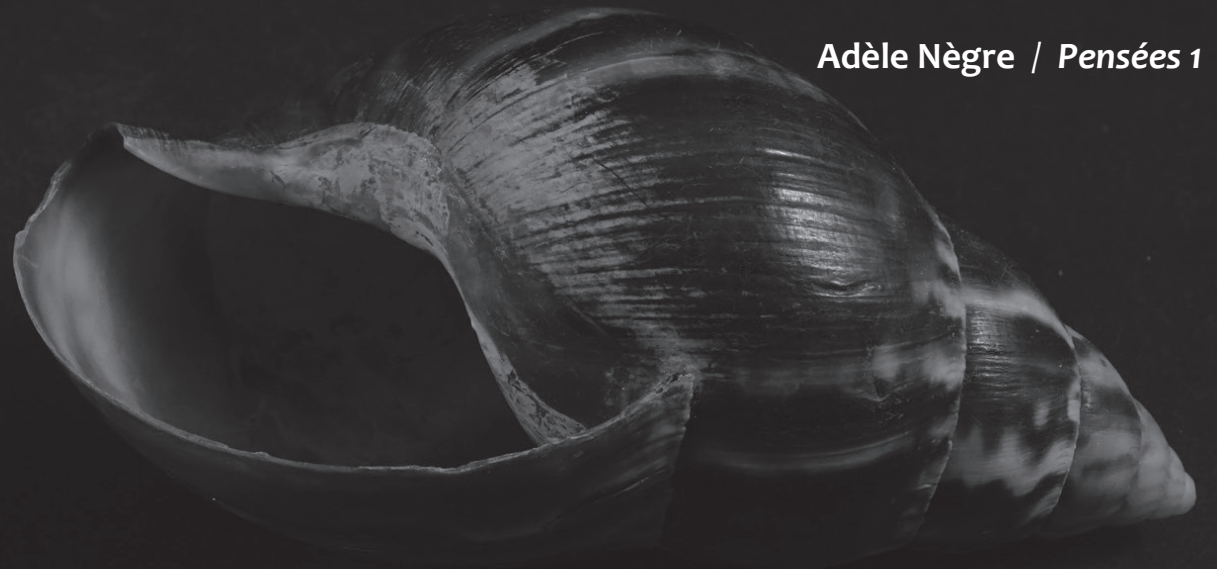
---

\* « Suite sicilienne » est extraite du manuscrit *Voyages Visions Véloces*





Adèle Nègre / Pensées 1















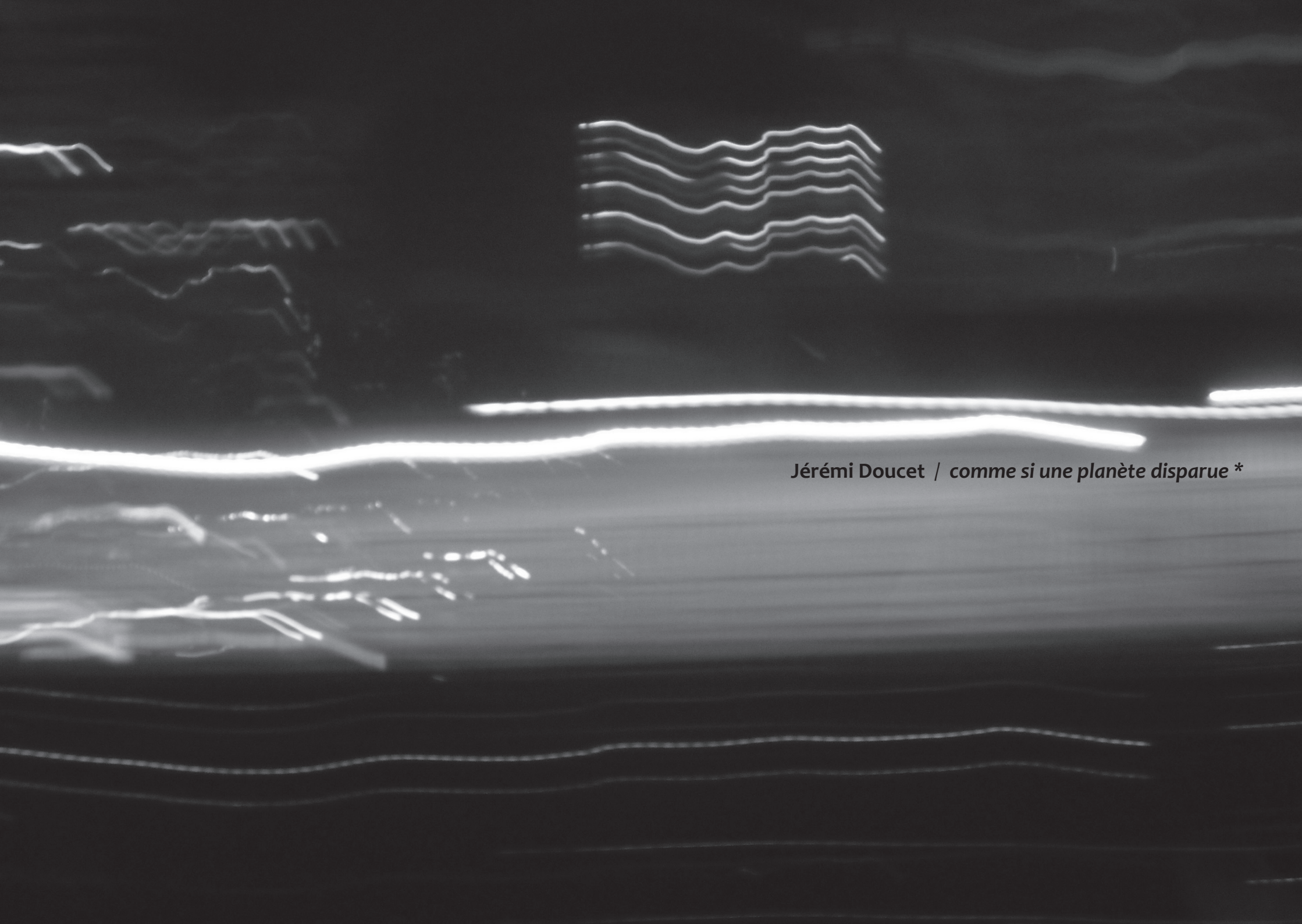












Jérémi Doucet / *comme si une planète disparue \**

### seuil

entre l'aurore boréale et ce ruisseau  
qui disparaît  
à deux galaxies d'écart  
mon repos

un quadrupède à peine visible  
me lèche l'iris

vent du nord qui hante la forêt  
la toundra enfante un poumon

le plafond chuchote  
sa chute

### l'apnée du sommet

s'habiter d'haleines étrangères

la clavicule  
mord le soupir saccadé du vent

j'expire le refus de mes rafales  
paroles de ma peau

poches de paix que l'on trouve  
à la limite du corps

l'étreinte du détroit

### cri sens-inverse

le verso de nos blancheurs répond  
à l'intrus

ma randonnée au coffret des luttes  
pour s'y cacher  
quand le recto de la pénombre sort  
son doigt

éclate-vitre d'un battement d'ailes :

je tire la glace d'une flaque comme  
couverture



## **inertie de l'hiver**

franchir le nerf vif  
de l'indécis vers l'appétit-mappemonde

bruine d'où es-tu

dès la noyade des sens  
dans l'œil du ciel  
on se lave-langue

pistache sans craque qui endort un rayon

les fleurs du géant  
demandent pardon

## **frisson**

un igloo démange la peau du feu  
m'écorce l'étoile

la verdure arrive :

étendue sur la rive sud de son fleuve  
les flocons

cherchent leur ciel

la dent parfaite elle  
tombe

## **atmosphère-ravage**

un nuage  
neige ses miettes devant mes pigeons  
et le bec du brouillard

le souffle  
en séisme

l'engelure de nos gaspésies

écueil guttural  
où les cormorans sèchent leurs ailes  
au soleil

## **dans l'impasse**

le bleuet sauvage

hiberne un soleil  
séduit l'ours noir

seul le saumon qui à contre-courant  
avale la rivière

survit

la main de l'inconnu  
entre ma pensée et le possible  
attend  
la perle semée

### **souffrir le comestible**

il n'y a pas d'issue sinon la fatigue du sucre

la flèche intérieure et l'arc  
tendu

pour le confort d'enlever son confort  
et couper la parole en deux embarras

partager  
le torticolis toujours beau

ce soir tout le monde disparaît derrière  
l'odeur d'un pain chaud

### **derrière l'oasis**

alors que l'on m'enseuille  
par-delà l'exécution  
aucun de mes horizons n'écoute l'oui-dire  
de sa courbe

réponse non-retour  
aux questions de la mie et du grand creux  
qui refusent le rugir

### **vacarme d'avant-virgule**

mon désert reste à genoux devant sa miette  
épluche l'eau de la parole

en refus du crier plus fort

---

« comme si une planète disparue » extrait du manuscrit *Sauve qui peut la sève*





Damien Paisant / *Paradoxes* [extraits]



## Révolte

il arbitre son art en homme averti, il avertit son art en homme arbitre, dans les deux cas, c'est du sérieux dans l'art qu'il se raconte pour pas que l'art le raconte, car à ce moment précisément c'est de près qu'il joue, mais lui préfère de loin arbitrer et vaguement : il peut alors se concentrer sur ce qui refuse de centrer son attention ailleurs qu'en les autres ou sur lui-même concentré par les autres, il peut s'excentrer pour pouvoir s'expliquer, s'expliquer pour pouvoir s'excuser, s'excuser pour ne rien pouvoir accuser : il peut ainsi décentrer sa propre révolte et la concentrer dans un rien de puissance, je dis un rien qui n'est pas un rien car il cache un puissant du rien tout à fait à faire et qu'il vise, un puissant du tout rien qui accouche d'un œil naissant dès qu'il veut voir, sauf que pour ça il faut avoir couché sa naissance sur le seuil invisible de la mort, celle que tout le monde veut voir pour la coucher sur le seuil visible d'une naissance qui n'est en réalité pas la leur car cette naissance se suffit à elle-même et n'a pas besoin de l'œil puisqu'elle ferme l'œil devant ce qui la fait pleurer, cette naissance concentrée dans un rien d'impuissance, je dis un rien qui n'est pas un rien car il cache un impuissant du rien tout à fait à défaire et qu'il visite, un impuissant du tout rien qui accouche d'un œil mort dès qu'il veut voir pendant que contre ça il vivifie son image en lui-même dans une attention qui imagine comment se concentrer sur ce qui accepte de centrer son attention sur ce que les autres concentrent chez lui à savoir une révolte qu'il fait naître pour à son tour concentrer les autres et enfin jouer son art

## Il n'empêche

je ne vois pas ce qui m'empêche car je suis ce qui m'empêche, il n'empêche que si j'en parle c'est que ce qui m'empêche ne m'empêche pas complètement, je sens bien que je peux m'autoriser encore à ne plus être empêché, ça commence comme ça, c'est une question d'adresse, il y a quelque chose qui veut s'adresser à un autre pour être autrement parce que sinon je suis toujours ce qui m'empêche et non celui que cette chose n'empêche pas mais cette chose ne fait que vouloir car elle questionne l'adresse au lieu d'y répondre directement par l'adresse pour justement voir ce qui empêche, si c'est l'autre, moi ou les deux, il se trouve que c'est souvent les deux quand on choisit une adresse que l'autre refusera, sans le savoir évidemment, cela s'explique au moment où on nous a refusé cette chose qui nous autorise d'accepter ce qui nous empêche car on ne peut pas tout accepter ou alors tout accepter différemment, c'est-à-dire accepter de ne pas être accepté sans chercher de raisons, en se persuadant par exemple que tel autre nous refuse parce qu'il se refuse lui aussi de voir, de voir ce qui l'empêche, à la différence qu'il le dissimulerait, en interprétant donc ce qu'on prête à soi comme vrai mais qui nous empêche de vraiment vivre tel ou tel autre comme une part de soi qu'on voit mourir pour pleinement renaître, je vois ce qui ne m'empêche pas car je ne suis pas ce qui m'empêche



## Au moment de

« qui a dit qu'il fallait dicter ce qu'il ne s'était pas (encore) dit, qu'a-t-il fallu dire pour être dans une conduite, que s'est-il « dicté » en dehors du moment où il s'est arrêté, pour laisser en dedans, instantanément, sans conduire ni dicter ce que son dire prévoyait de dire avant même l'origine du dire, qui a redit qu'il conduisait cette origine après avoir stoppé les causes de son absence : »

l'être qui se dicte une pensée hors de dire est un petit être que sa grandeur pense pour mieux le réduire à l'état de sans état comme une âme que l'on conduit, sans lien avec ce qui aime, que l'on amène à ne rien décider de cette conduite car c'est toujours un petit être qui pense parfois sa grandeur sauf que ça n'est pas suffisant car pendant ce temps c'est à l'état de penseur qu'il se grandit et c'est une façon d'annuler la grandeur qui l'attend, attendu qu'il n'attend rien d'elle, mais cette grandeur provient d'un autre être que la disparition a enlevé définitivement alors que déjà elle était en train de le faire disparaître :

l'être qui se conduit en tant que dire pensant est un être ni grand ni petit car il aime tout ce que sa haine ne dicte jamais mais permet de décider en tout état d'origine surtout quand cette origine pense à sa place et fait de lui un faiseur de pensées l'amenant à penser ce qui ne peut jamais se faire alors que c'est un être faisant par la pensée un au-delà de la pensée qu'il parcourt pour apparaître au moment de le dire

## Je suis dans la vie

il n'y a rien à sortir de soi qui te dit de sortir quelque chose, qui te dit, dans la tête, que ça traverse nulle part ailleurs, que d'entrer quelque part avant n'a jamais eu lieu, comme si tout à l'extérieur de soi, s'entêtait à figer, malgré soi, ce qui bouge dans le corps,

il n'y a rien à vouloir de soi qui te dit de vouloir quelque chose, qui te dit, dans la tête, que ça ne veut pas car plus on veut plus on ne veut pas, ce n'est pas être inepte car qui te dit, se dit ce que le corps ne dit pas mais réalise, or te dire c'est se dire et se redire qu'en réalité on est inepte à ce quelque chose, ça devient une irréalité de la tête qui discute son corps jusqu'au moment où le corps discute à son tour sa tête en vue de se réaliser,

il n'y a plus rien à dire sinon de se dire pour une dernière fois qu'on réalise enfin que quand le corps discute sa tête, c'est pour traverser cette impossibilité de faire quelque chose, non plus redire que l'on veut mais refaire ce qu'on n'a jamais dit c'est-à-dire qui sort de soi sans personne qui te dit quoi vouloir qu'on n'a jamais voulu dans la vie,

il n'y a rien à essayer dans la vie, il n'y a rien à chercher dans la vie, il n'y a rien à réussir dans la vie, il y a tout ce qui empêche, dans la vie, on te dit comment vivre hors de toi, dans la vie, il y a tout ce qui meurt avec toi, dans la vie, rien n'existe que je dois sauver, dans la vie, dans la vie n'existe pas, dans la vie je ne suis pas, puisque ma vie je suis

## Aime

il t'aime tel qu'il ne s'aime pas, comme il n'est pas, mais ce que tu aimes c'est qu'il ne t'aime pas ainsi car si en plus tu dois aussi t'aimer, ça fait beaucoup, ce que tu aimes c'est qu'il aime ce que tu n'aimes pas chez toi, deux vous êtes à chercher l'amour chez l'autre qui a trop aimé vous le prendre, je veux dire que cet autre n'était pas prêt à le laisser vivre comme il l'a donné malgré lui, on peut penser qu'il le voulait au point d'y penser, jusqu'à ne rien faire que toujours le reprendre pour ne jamais être surpris, puisqu'il faut bien garder l'amour contre soi et ne pas regarder ce qu'il provoque, autrement c'est trop de place dans une place vide, je parle de ce qui ne veut pas parler car en aimant il donne sa place sans savoir que tu la lui donnera à ton tour, de sorte qu'on tourne autour de cette grande place qui vous tient dans une contenance où l'on retient le déplacement, celui de deux êtres au sein d'une même place qu'ils partagent, sans quoi c'est chacun sa place et il manquera toujours un peu de chaleur pour manquer le froid qui envahit le manque parce qu'il serait trop envahissant, c'est sûrement par peur d'être envahi, envahi par lui, mais on comprend bien que ce qui l'envahit c'est de pouvoir être l'objet de ce manque car c'est un objet qui prend la place du sujet tandis que le sujet lui, vit le manque comme un pouvoir se renonçant à prédire ce qui pourrait l'abolir, encore faut-il reprendre sa place sans chercher l'amour chez l'autre qui a trop aimé vous le prendre puisque cet autre n'est plus vous :

il t'aime tel qu'il s'aime, comme il est, ce que tu aimes c'est qu'il t'aime ainsi car ce que tu aimes c'est qu'il aime

chez toi ce que tu n'aimes pas, qu'il t'aime comme tu es tout comme ce qu'il aime chez toi c'est que tu l'aimes, comme il est

## Équilibre

en toute logique, le sort qui l'attend, le sera dans le futur, quand il arrivera, avant ce n'est pas un sort, en toute logique, ou un sort sans logique, ce qui précède le sort, c'est son absence de vivre le sort ou le choix de se vivre à travers lui, à la limite de sortir, une chose, une pulsion, inattendue, en toute logique, provoquant un autre illogisme, celui de l'esprit, dans la préparation du sort, celui de vouloir sortir par le temps, que débat l'impatience, pour que les deux puissent se trouver, celui et celle en train de, l'équilibre maintenant, familièrement étranger parce qu'étrangement familier, celui en train de voir celle en train de ne pas voir celui, celle en train de voir celui en train de ne pas voir celle, celui et celle en train de se voir car ce qui éloigne rapproche comme ce qui confronte comprend, jusqu'à entrevoir ensemble, le sort en train de les trouver, sans essayer de le revoir en soi, seul — demain le déséquilibre ne reverra pas le sort changé — libre qui aujourd'hui se revoit au sortir du sort voulu, libre qui aujourd'hui se veut à l'intérieur du sort, libre qui aujourd'hui se sort librement de ce qui ne peut revoir, à la nuit d'hier, le regret du sort, revoir en soi, seul — seul n'étant pas entrevoir ensemble — un sort à deux dans le même temps, qui tempore l'impatience, pour que les deux puissent se trouver, encore, à la nuit de demain





Paola Niuska Quilici / *Dimanche* \*



**Remote**

je reste dans l'autre pièce  
comme une télécommande  
il n'y a rien à voir au-delà

j'écris au lit des messages  
ça se fait depuis toujours

le sommeil du matin est  
incomparable  
avec celui du soir

**Sans-titre**

je rate désormais toutes les heures miroirs  
d'une minute d'avance  
ou de retard  
je tourne autour comme un doigt  
autour d'un trou  
je connais bien push et pull  
et droite et gauche  
mais je doute toujours  
donc me trompe beaucoup

**Il devait venir me voir moi je me suis endormie**

béance de l'oreiller derrière des rideaux  
par où sort tout le mou qui caresse le grand dehors

ça, et une « taie »  
rien que le mot  
pour s'endormir dans la langue inverse  
de celle pour se réveiller

**Y**

cabro la méfiance la défiance  
je rue là en Y  
comme le boulevard fourche

tous les cavaliers les chevaliers  
et tous les objets d'amour  
de désir  
sous leurs sabots et roues avants  
menacés

Y c'est le motif de l'épée  
le blazon des fragiles  
la figure des éconduits  
jusque dans le fausser même

mais tonneaux ou tambours  
le battant jamais vaincu



## Limace

comme la traînée la traîne  
la glisse sensationnelle  
dans la bave nacrée  
des limaces suivie et dessinée  
du doigt au matin

le tracé de nos inclinaisons  
nocturnes

## Divan

Après le passage  
humide  
des soupirs,  
la miette impartageable

La dernière bouchée  
offerte au palais  
inhospitalier

Aux épisodes épileptiques  
des saisons **inertiques**,  
après le passage des soupirs.

Il convient de s'accommoder  
entièrement  
à ce qui reste coi en succédant au coït

## Immobilier

Je préfère dormir dernièrement  
J'attaque des rêves par le flanc  
Ceux de grands animaux à sang chaud  
qui s'offrent à moi comme un lit  
en me regardant  
je les monte

Je suis disponible pour eux et lascive  
Je n'ai pas d'ambition mais j'existe  
quand même et dès le matin aussi  
Je rêve de maisons souvent  
En fait de propriétés  
plus ou moins miennes  
Je me réveille du dehors

## Boca bocal

La cursive salivaire  
signature  
de  
rien pour le moment qui vient  
que  
l'idée vague qui se retire  
à chaque fois que je pense  
qu'elle va lécher mon rocher

### Image du monde flottant

je regarde régulièrement mes mains nuages  
le problème  
c'est que j'oublie la montagne

c'est le renouveau nouveau renouveau  
il y a un sol à frapper du pied pour sortir,  
pour rejoindre  
l'eau l'aile les compagnies,  
la hiérarchie des anges et des familiers

### Confusion sexuelle des papillons

marinant  
mordancé dans le macérât,  
et dans un sommeil confit,

à trop pétrir des couleurs  
immarcescibles  
se gâchent  
contre flétrissent

ça me baise,  
le bouton de la fleur,  
ou bien celui qui ferme, qui éteint

le champ de saisie,  
celui des narcisses,  
ça me baise

### Déjà 11:11

Il est déjà 11:11  
comme à chaque fois qu'à cette heure  
ou une autre qui lui ressemble,  
j'attends depuis déjà aussi

avec le lever la levée  
il est déjà depuis déjà que je suis ennuyée  
et pressée en même temps

exactement comme  
un trot tranquille  
vers la chaîne immense des Appalaches

qui n'appartient plus à moi  
ni aux indiens

Le lieu où je devrais être à cette heure est intime  
mais il est juste un lieu

### Tu remets ton serpent dans la botte

Tu remets le serpent dans ta botte  
et te grattes la cheville par là où elle baille  
Tu fais tout le temps ça,  
ça revient comme les lunes  
d'un calendrier saturnien

---

\* Poèmes extraits du manuscrit *À l'envers précieux*





Manuel Reynaud-Guideau / Morfondre [extraits]\*



envisager les dômes dans les montagnes rouges région des mines bacs mobiles des potagers dans les cuves train orbital troupeau des neiges bulle-scapandre ossature bois tôles vernies cockpit surélevé dans la petite forêt descendre contre la paroi creusée les échelles à vif dans le vide modules d'extraction formes ovales comme posées dans la plaine profonde sol brun-fauve du minerai granite érodé des Grands Lacs là-haut les plateaux givrés neigeux glacés

engins de survie cloisonnés scellés nouvelle fabrique quartiers entiers du même modèle pluvieux acide faces vinyles blocs sur blocs étages répartis toit brique plastique journée ensoleillée au petit matin des quartiers chagrins le bitume n'a pas séché arcanes de béton dégouttant s'avancent dans le désert les milliers de tentes villages préfabriqués jetés dans la poussière osselets blancs tirage au sort sur l'étendue qui habitera tel ou tel conteneur ? allée 473 B 1039 F à perte de vue déjà chaleur dans les alignements voitures garées à l'entrée loin bien en amont Jeeps Range-rovers multicolores Baïkal steppes style là, l'entrée le coin du commandement avec les grosses bagnoles de couleurs vives garées dans les derniers névés les plaques blanchâtres dans les herbes cassées l'organisation avec les blocs à étages empilements élevés avec les escaliers extérieurs en diagonale juste derrière le quai des arrivées les bus qui sortent des ventres pleins des gros bateaux sur une mer houleuse gris-bleu où on ne distingue pas la ligne de flottaison nuages glaces océan

la route boueuse passe au parking de graviers mouillés un terrain de sport pour égayer hangars rectilignes soudés au désert sur bord engins d'expositions véhicules orphelins à la chromie parfaite citerne laquée ogives stockées utilitaires de combat mâchent l'air remorques customisées en racks d'inox trappes bombances sanglages arrimés les grands dômes plastiques comme plus loin sur le chemin de graviers humides une collection de remorques barbecue taille XXL fours à pain transportables jeeps de safari gradins sur quatre roues motrices pour chasse panorama où suivre bien installé dans la petite capsule wagonnette sur rails suivre le paysage défilé les îlots de démonstration des grandes foreuses la wagonnette surélevée à vérins hydrauliques sa petite plateforme légère se lève sur ses pattes de métal croisées dans un bruit d'articulations rouillées et la vue pour nous autres êtres du règne humain assis sur les sièges beiges de la corporation dans nos combinaisons bleues homologuées la vue offre les forêts existantes à l'horizon nacelle élévatrice dans les forêts primaires côtoie les nuages gazeux

retour aux hangars au village vacances pavillons irréels démultipliés véhicules hybrides posés le long des casernes 4 roues plateau ultra-basses tirants à pompe boyau bleu engins robotiques à la coque immaculée d'autres chromés gisent dans les ravines d'automne remorquage brillant trappes et accessoires de chasse cages superposées à l'arrière prêtes à laisser bondir les chiens chair crocs aluminium voiturettes téléguidées transport des bagages fuel réapprovisionnent l'étendue

les chemins synthétiques du parcours de golf mini-roues flottant sur le tarmac plaine couverte du revêtement blanc



quand beau temps aveugle à la ronde aux bordures ronger  
les coteaux pelles mécaniques arrachent terres et forêts  
aplatir au pur horizontal normalisation de l'aire extension  
du domaine agricole moderne serres quadrillées jusqu'à la  
mer carrelage beige crème blanc solaire  
toutes ces images encadrées au stand du peintre amateur  
marché des créateurs à Port La Rose. dans le parc sous  
l'ombre des vieux arbres centaines de chevaux enchâssés  
images dans les images des bouquets des paysages  
petits chats chiens chevaux et personnages un homme  
de dos appuyé sur une pelle champs maigres de terre sale  
l'homme dans son image dans sa friche regarde au loin  
les terminaux industriels pris dans leurs fumées comme des  
dieux des géants nocifs qui paradent dans un nouveau  
monde conquis

les barges longues accostent grues rails chargements petits  
dômes de terre petites mottes à l'échelle d'une perspective  
sans fin les quais au loin se perdent dans la brume plus loin  
encore que les terres qui se suivent tracées droites toujours  
en perspective demi-tubes de verre plantés dans les terres  
gelées

si on se rapproche des grandes usines les molosses aux  
organes fumants on se griffe aux arbustes durcis  
piétine la neige pour voir derrière les colonnes les tours noires  
interdites ça fume tant ici des cheminées-virgules tout caché  
les montagnes pylônes dunes gel buée soleil voilé en un cercle  
aveugle dans les nuages noirs comme l'éclipse quand plus  
rien n'ose émettre un son paysage maquette sous les tours  
fumantes campagne éternelle prise dans un réseau de câbles  
toitures de chaume sous le poids de la neige jour blanc jour  
noir

toujours ces perspectives de terres roussies prises par  
l'hiver fleuves gelés bordés de forêts primaires craquantes  
banlieues charbon la suie et la neige retombent ensemble  
hésitantes sur la teinte définitive à offrir à la steppe vide  
grise bâtiments-molaires calcaires osseux HLM troués  
édentés silhouettes vagues ravage d'une plaine rythmée  
par les ombres des cheminées comme si le sol d'une pâte  
grise étalait champs et bâtiments boue grasse et souillée  
matière effondrée traînée estompée dans la neige fondue  
aucun horizon tant la fumée est épaisse jour blanc aveugle  
vision épaisse flottante de corps volants invisibles particules  
sur ce terreau de contrée jeté de pare-blocs

murs défensifs aux coloris d'école une chape bleue et une  
dalle d'ardoise épaisses contre le blast pierres d'une tonne  
incrustées comme serties émeraudes de quartz noir dans  
le béton pastel  
dans la mauvaise terre à la végétation basse et brûlée file  
l'aérotrain ligne en hauteur sur ses pilastres file comme  
une ligne de vitesse dans le jour sans joie comète sous les tours  
surveillantes

stand de salon pour le peintre amateur tonnelles blanches  
immaculées drapeau nationaliste flotte épinglé vue du port  
du phare du pont des écuries la maison en hiver le lac au  
printemps un violon dans la chambre et un village de tours  
basses et rondes des îles en pierre dans les rizières  
la salle de prière tout contre le salon des peintres amateurs  
voit rituels et réjouissances entre les tissus levés tendues  
cordes escarcelles bols d'ébène aumônes de graines  
de blé dans le creux céramique baguettes de bois brut  
messages suspendus en filaments de papier

sur la route humide remontent les fumerolles certaines sauvages frôlant la terre d'autres canalisées sont prises dans les conduites d'aluminium infrastructures méprisant la forêt chercheur d'eau chaude au fond du gouffre dans la combe froide le chalet relié aux câbles ça fume de flaques entretenues eau émeraude glaiseuse au petit bouillon dans le fond oasis sèche dans les pierres coupantes cabanon câblé veille à la bonne température de l'eau que de trop elle ne déborde

séance photo du groupe de touristes aux longs manteaux gris du parti arrêtés sur la voie rapide pour déclencher leurs vieux appareils sur le fleuve gelé du matin ailleurs toujours les mêmes fumées les pylônes encore plus hauts que les usines déjà barrant l'horizon vers les montagnes les pylônes dont les câbles grésillent lignes vibrantes dans le ciel opaque ça et là comme sur un lac gelé les traces épaisses laissées par les engins agricoles démesurés entailles gravures grasses signant le gel les longues voies en carrefours bretelles périphériques contournent ou percent quelques crêtes nues

à l'approche de la ville ce sont des milliers de tentes blanches petits triangles répartis en allées infinies dans le désert camping ou ville nouvelle ? haut lieu du pèlerinage dont l'organisation justifie l'immense plaine blanche le sel le gel la neige croûte linceul plane occupation de l'étendue projet de synthèse dessin vectoriel au bord du lac trois dômes blancs bâtiments allongés alignés fermés de hautes clôtures meurtrières projet nucléaire

le jour du grand baptême les tentes blanches remontent les pentes que l'on a creusées de terrasses dans l'urgence ils sont tant venus cette année des architectures de béton elles aussi nouvelles se dressent contre la paroi rouge

des rocales survolent le campement assemblée humaine au cœur du règne minéral haut désert bétonné sous les piles des ponts pousse une maigre végétation des marges des châteaux aux fortifications de tôles redécoupent les espaces mais tout se passe en l'air car on monte au plus haut caché derrière de longues bâches tissées les armatures dures se succèdent palier par palier ovales virages de terrasses balcon après balcon clac clac 1000 mètres pourtant sur les contreforts là où tout a commencé à l'époque des pionniers où l'on tirait des planches de bois derrière des mules pour façonner l'industrie dans les terres neuves là dans la pente des premiers bords il ne reste que les silhouettes calcinées des forages des entrées de mines ossatures de bois brunis mandibules de poutres noires en cavalcade dans la pente corps organes résistant à l'effondrement de l'aire du western dans les maigres buissons dorés sous les falaises rouges les villages abandonnés des pionniers des trappes dans le sable la galerie creusée des trappeurs barils rouillés de castors échelles contre échelles échardes contre les puits qui grondent de vents souterrains chardons qui brûlent brûlis brûlot les décors de John Wayne comme des araignées de bois noir velues élevées dans la pente du canyon l'arroyo structures de poutres brûlées et clouées antidérapantes

[...]

---

\* Extraits de « Morfondre », du manuscrit *Flamboyaux*



Voyons où ces ancêtres étaient logés : *l'eau j'ai* = j'ai l'eau ou je suis dans l'eau. *L'haut j'ai* = je suis haut, au-dessus de l'eau, car les ancêtres construisirent les premières loges sur les eaux. *L'os j'ai* = j'ai l'os ou les os ; on les mangeait où l'on était logé. L'ancêtre était carnivore. *Le au jet* = où se jette cet objet ; où est le jet d'eau, *l'eau-jet*, je suis logé. *Loge ai* = j'ai une loge. La première loge (*l'eau-jeu*, *l'eau je = l'eau à moi*) était un lieu arrangé dans l'eau. *Lot j'ai* = je tiens mon lot. Être logé est le lot naturel. Qui n'est pas logé a perdu son lot. *L'auge ai* = j'ai mon auge. La première auge était une petite mare (*mare à boue*, *marabout*) qui servait de *lôge*. On prononce *loge* et *lôge*, suivant le dialecte. On fut donc dans le principe logé dans l'eau et à *l'éau berge*, sur la berge des eaux, à *l'auberge* ; dans les *eaux t'es le* = dans les hôtels.

Jean-Pierre Brisset, *La science de Dieu ou La création de l'homme*,  
Édition Chamuel, 1900



**Jean-Paul Bota** est né en 1968 en région parisienne où il enseigne. Poète, nouvelliste, responsable d'édition, traducteur. Dernières publications : *Usage des cendres* précédé de *Feuillets du midi*, Le Préau des collines (2010), *Venise*, illustré par David Hébert, Les Vanneaux (2012), *La pluie à la fenêtre du musée* accompagné par les encres de Jacques Le Scanff, *Propos 2* (2016), *La Boussole aux dires de l'éclair*, Tarabuste (2016), *Chartres et environs*, illustré par David Hébert, Les Vanneaux (2019) et *Lieux*, Tarabuste (2023). Il collabore à diverses revues.

**Manuel Reynaud-Guideau** (1980). Diplômé des Beaux-Arts, sa pratique plastique est actuellement tournée vers la notion de paysage privilégiant le dessin et les installations. Il est co-créateur de Galerie Rezeda (Lille). La nécessité d'écrire fait irruption dans sa démarche plastique en 2019, prolongeant des prises de notes effectuées lors de ses arpentages. Plusieurs contributions en revue ("*Revue Dissonances*", "*margelles*", ainsi que des publications *Quartz* (Bruno Guattari Éditeur, 2021), *Les Empathies Matérielles* (éditions Le Lampadaire-web, 2021), *Slum* (éditions Facteur Galop, 2023), *Paravent*, édition d'artiste, Galerie Rezeda, 2024

**Dominique Boudou** est un écrivain et poète français né en 1955 à Paris. Il a publié deux romans dont *Un grand silence*, (éditions Le Bord de l'eau, 1995, qui a reçu le prix Charles-Brisset) et *Les boîtes noires* (Gallimard, 1999). Plusieurs recueils de poésie dont *Fragments pour une dormeuse* (éditions Opales, 2001), *Quand ta mère te tue* (éditions Pleine Page, 2007), *Battre le corps* (éditions Le Nouvel Athanor, 2013), *Dans la durée des oiseaux* (éditions du Cygne, 2016), *Le long des embrasures* (éditions du Cygne, 2018), *Choses revues dans Bordeaux et ailleurs* (éditions Aux cailloux des chemins, 2021). Il a également traduit le premier recueil du poète espagnol Raul Nieto de la Torre, *Pas perdus dans des rues vides* (éditions Pleine Page, 2008)

**Jérémi Doucet** est un poète et traducteur d'origine canadienne. Issu d'une ville minière et de forêts boréales, il habite nulle part. Ses écrits peuvent être trouvés dans des revues littéraires en Amérique du Nord et en Europe ("*Maison neuve*", "*Les Écrits*", "*The Malahat Review*", "*Sève*", "*Nux Vomica*"). Il est également publié une traduction de poésie péruvienne contemporaine, *La Traversée de l'innommable* de Leo Zelada (Éditions Unicité, 2024).

**Alexis Audren**. Né en 1991 à Rennes, il vit à Paris. Il est doctorant contractuel en poésie contemporaine à l'université de Paris III où il enseigne. En janvier 2023, il prend la direction de la revue "*L'Étrangère*", revue liée à la maison d'édition La Lettre Volée. Il a publié dans de nombreuses revues, poèmes et critiques dont "*Europe*", "*L'Étrangère*", "*La Barque dans l'Arbre*", "*La Vie Manifeste*", "*margelles*", "*Astérisque*"... et collaboré avec des peintres, plasticien.e.s et photographes (Philippe Cognée, Gilles du Bouchet, Philippe Agostini, Adèle Nègre...) sous la forme de livres d'artistes. Ses derniers livres parus sont *Disséminations* (Bruno Guattari Éditeur, 2023) et *Bigarrures, bariolages* (Éditions Æncrages and Co, 2024).

**Stéphane Casenobe** est né en 1973 à Saint-Ouen. Il se consacre au théâtre à 19 ans. Il participe à plusieurs projets nationaux et tournées. Parallèlement il a publié dans plus d'une centaine de revues et anthologies et neuf ouvrages à compte d'éditeur dont le dernier à venir *Seuls les enfants vont plus vite que la lumière !* aux Editions Luna Rossa. Il anime mensuellement la section poésie du comité de lecteur de la Médiathèque Persépolis à Saint-Ouen.

**Damien Paisant** est né en 1984. Il a démarré un travail autour du deuil en 2016. Plusieurs de ses poèmes sont publiés dans des revues comme *Arpa*, *Recours au poème* ou *Traction Brabant*. Il a publié *Absent Présent* aux Éditions Abordo (2017), *Cri*, aux Éditions Bruno Doucey (2020), *Cogne*, *Sans crispation* Éditions (2022). Il est par ailleurs comédien.

**Adèle Nègre** vit en Franche-Comté. Elle écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont "*Babel Heureuse*", "*margelles*", "*L'Étrangère*". En poésie elle a notamment publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020), *Un seul poème* (2020), *Suite milan (à Canale)* (2023) chez Bruno Guattari Éditeur, *La robe*, Éditions pré#carré (2018), *L'œil des pavots*, Livre d'artiste aux Éditions Æncrages&Co (2021), *Variations (à la bergère Célimène)*, Livre d'artiste, Les Lieux Dits Éditions (2023), *Sommités de juillet*, Livre d'artiste aux Éditions Æncrages&Co (2024). Un triptyque photographique, *Observations* (2021), *Interférences* (2021), *Métamorphoses* (2023) est paru dans la collection cahiers [appareil] chez Bruno Guattari Éditeur.

**Louis Germain** est un pseudonyme auquel l'auteur des fragments publiés ici tient particulièrement.



**Stéphane Bernard**, né en 1972 et vit à Saint-Nazaire. Il a contribué à diverses revues dont : "N 4728", "Diérèse", "Les États Civils", "Verso", "PLI", "Rue Saint Ambroise", "Recours au poème", "À l'index", "Dissonances", "Mètèque", "Realpoetik", "Fibrillations", "margelles". Il a publié *Combattant varié* aux éditions Aux Cailloux des Chemins (2020), Sole Povero chez Bruno Guattari Éditeur (2023).

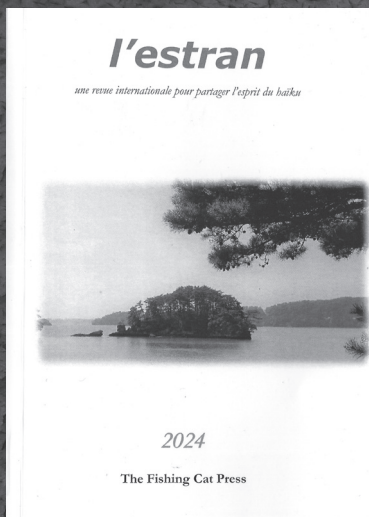
**Isabelle Garnier-Luraschi** vit et travaille dans les Vosges. Son livre d'artiste, *Nouvel Atlas Monde*, réalisé il y a quelques années a été le point de départ d'un processus au long cours dans lequel peintures, gravures, photographies et céramiques se font écho et s'organisent comme les images constellantes de ses lignes imaginaires. Un ensemble d'estampes inspirées de collectes minérales et végétales a été présenté aux Musées de Remiremont.

**Paola Niuska Quilici** est une artiste française née en 1992 d'origine polonaise et vénézuélienne. Ses œuvres récentes combinent peinture, teinture et manipulation textile où des éléments symboliques émergent entre hasard et intention. Son expression artistique autant que sa poésie révèlent un dialogue entre le matériel et le métaphysique. Elle a publié un livre d'artiste *Confortable l'évidence*, Éditions SILO (2023). Elle participe aussi à des expositions et manifestations collectives en tant que poète et/ou artiste et co-organise régulièrement des événements de poésie et de cinéma expérimental. [www.paolaquilici.com](http://www.paolaquilici.com)

**Tatiana Tornskata** est née à Arles entre Alpilles, Crau et Camargue et vit actuellement dans une forêt du Jura. À la fois inspirée par la nature et les grandes villes, elle a participé à la revue "Pourtant", "margelles" et à quelques anthologies poétiques.



## &gt; Revue l'estran / L'esprit du Haïku



*ce galet poli par l'océan  
tout ce qu'il me fallait  
ce matin de pluie*

Gilles Fabre

Le terme "l'estran", dont le sens premier signifie "délaisé sableux de la mer", désigne, en géographie, "la partie du littoral située entre les limites extrêmes des plus hautes et des plus basses marées".

Le nom de cette zone de flux et de reflux marin à l'intérieur des terres a peut-être été choisi pour évoquer le

mouvement de l'écriture et particulièrement la notion de vide et plein qui caractérise une grande partie de la philosophie orientale dont l'une des formes poétiques la plus connue et pratiquée aussi en occident est le haïku.

*l'estran* (pendant francophone de *seashores*, édité par The Fishing Cat Press, Irlande) se propose "d'explorer – et de partager – la voie et l'esprit du haïku, et son pouvoir de nous connecter à la nature et à notre monde, qui peuvent jouer un rôle majeur à jouer dans la poésie et dans notre vie en général.", précise Gilles Fabre dans sa présentation du numéro 2 (01. 2024).

L'architecture de la revue se compose de différentes sections dont : des « Essais et articles » proposant des approches réflexives sur l'œuvre d'auteurs ou sur des problématiques d'écriture, « À la source du haïku » qui contribue à historiciser cette forme poétique, « À la rencontre de... » présentant des auteurs et/ou des traducteurs, « Quelques citations » pour stimuler la réflexion à propos de l'esprit du haïku... Cette structure est modulable en fonction des numéros.



Si la revue réunit de nombreuses propositions analytiques ou théoriques, elle propose aussi une large sélection de poèmes, certains émaillant les textes réflexifs, d'autres étant réunis dans les sections « La sélection ».

*solstice d'automne  
pour regarder la pleine lune  
une fenêtre suffit*

Sylvie Marinangeli

*ces flaques à marée basse  
au creux des rochers d'Armor  
mers immenses de l'enfance*

Philippe Gaillard

> [www.haikuspirit.org](http://www.haikuspirit.org)





### Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l’exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l’achat sur le site de la maison d’édition.  
Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

### S’abonner

L’abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

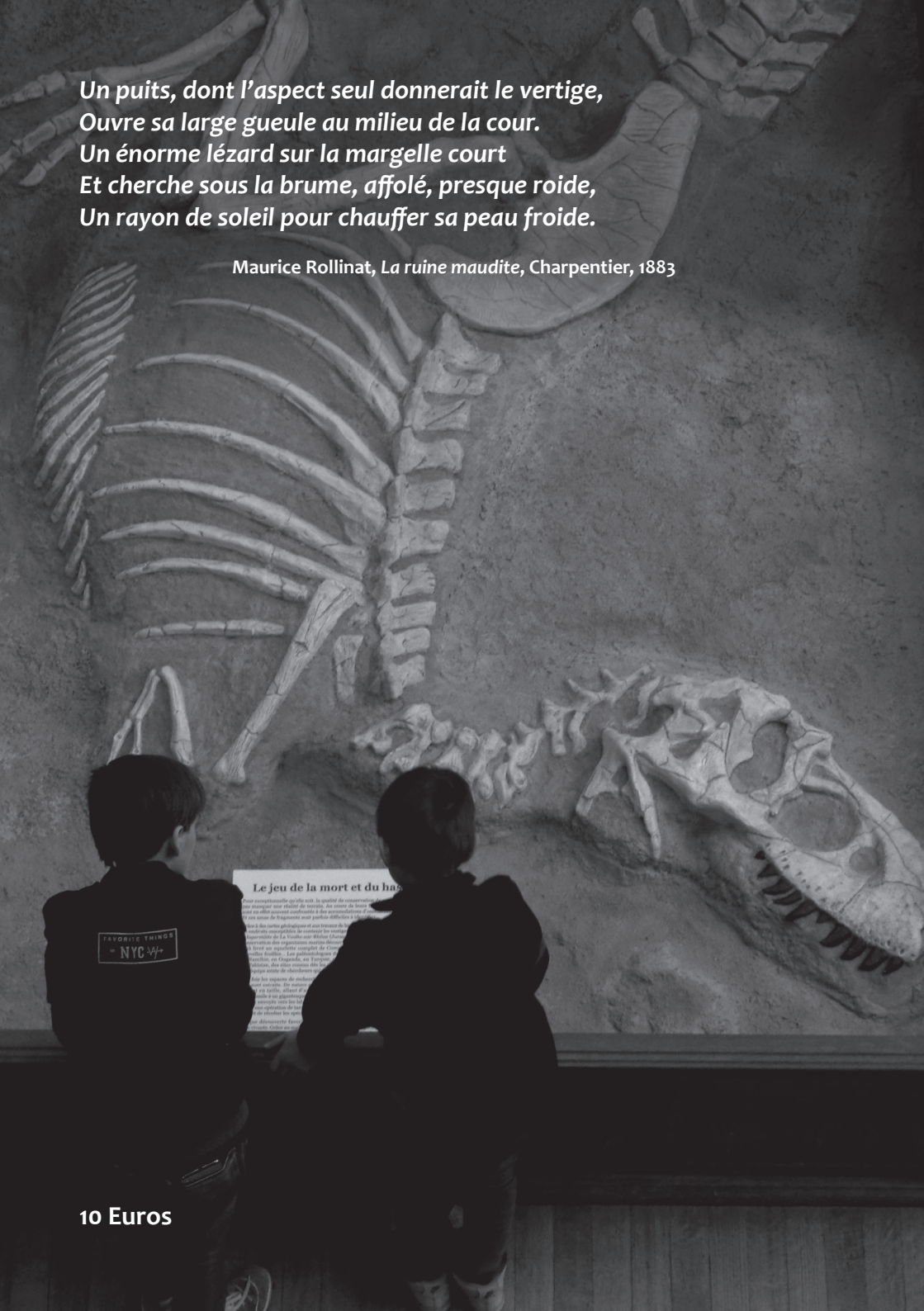
**Pour 1 an / 4 numéros > 36 Euros, franco de port**

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)  
> [www.brunoguattariediteur.fr](http://www.brunoguattariediteur.fr)
- par courriel, en précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l’expédition (règlement par chèque).  
> [brunoguattariediteur@gmail.com](mailto:brunoguattariediteur@gmail.com)

Un puits, dont l'aspect seul donnerait le vertige,  
Ouvre sa large gueule au milieu de la cour.  
Un énorme lézard sur la margelle court  
Et cherche sous la brume, affolé, presque roide,  
Un rayon de soleil pour chauffer sa peau froide.

Maurice Rollinat, La ruine maudite, Charpentier, 1883



10 Euros